# LA BELLE AURORE

## Ouvrages d'Alexandre Dumas.

| | |
|---|---|
| **Madame du Deffand** . . . . . . . . . . | 6 vol. |
| **Les Mohicans de Paris** . . . . . . . . . | 19 vol. |
| **Salvator le Commissionnaire** . . . . . . | 4 vol. |
| **Page** (le) **du duc de Savoie** . . . . . . . . | 8 vol. |
| **Ingénue** . . . . . . . . . . . . . . | 7 vol. |
| **Souvenirs de madame Giovanni** . . . . | 4 vol. |
| **Pèlerinage à la Mecque et à Médine** . . . | 2 vol. |
| **Vie et aventures de la princesse de Monaco** . | 6 vol. |
| **El Saltéador** . . . . . . . . . . . . . | 3 vol. |
| **Catherine Blum** . . . . . . . . . . . | 2 vol. |
| **Souvenirs de 1830 à 1842** . . . . . . . | 8 vol. |
| **Grands Hommes** (les) **en robe de chamber** . | 6 vol. |
| **La Comtesse de Charny** . . . . . . . . . | 19 vol. |
| **Le Pasteur d'Ashbourn** . . . . . . . . | 8 vol. |
| **Olympe de Cleves** . . . . . . . . . . | 9 vol. |
| **Conscience l'Innocent** . . . . . . . . | 5 vol. |
| **Les Drames de la Mer** . . . . . . . . | 2 vol. |
| **Un Gilblas en Californie** . . . . . . . | 2 vol. |
| **Histoire d'une colombe** . . . . . . . . | 2 vol. |
| **Une Vie artiste** . . . . . . . . . . . | 2 vol. |
| **Le Véloce** . . . . . . . . . . . . . | 4 vol. |
| **Le Trou de l'Enfer** . . . . . . . . . | 4 vol. |
| **Dieu dispose** . . . . . . . . . . . . | 6 vol. |
| **Mes Mémoires** . . . . . . . . . . . | 22 vol. |
| **Les mille et un fantômes** . . . . . . . | 2 vol. |
| **Mariages du père Olifus** . . . . . . . . | 5 vol. |
| **La Femme au collier de velours** . . . . . | 2 vol. |
| **La Régence** . . . . . . . . . . . . . | 2 vol. |
| **Louis XV** . . . . . . . . . . . . . | 5 vol. |
| **Louis XVI** . . . . . . . . . . . . . | 5 vol. |
| **Mémoires d'un Médecin** . . . . . . . . | 20 vol. |
| **Le Collier de la reine** . . . . . . . . | 11 vol. |
| **Ange Pitou** . . . . . . . . . . . . . | 8 vol. |
| **Les Quarante-Cinq** . . . . . . . . . | 10 vol. |
| **Les deux Diane** . . . . . . . . . . . | 10 vol. |
| **Le Bâtard de Mauléon** . . . . . . . . | 9 vol. |
| **Le Chevalier de Maison-Rouge** . . . . . | 6 vol. |
| **Une Fille du Régent** . . . . . . . . . | 4 vol. |
| **La comtesse de Salisbury** . . . . . . . | 6 vol. |

Fontainebleau, Imp. de E. Jacquin.

# LA BELLE
# AURORE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH

4

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1856

# I

## Un dévoûment.

Lorsque le carrosse du prince Frédéric s'arrêta à l'hôtel de Saxe, madame de Kœnisgmarck eut bien de la peine à attendre son fils dans le salon et à ne pas courir au-devant de lui ; sa surprise fût extrême

lorsqu'elle aperçut Son Altesse, reconduisant par la main une manière de suivante, emmitoufflée dans ses coiffes, tandis que Philippe menait une belle dame, également méconnaissable, elle se demanda dans quelle étrange compagnie, elle et Wilhelmine, étaient tombées, et quelle raison pouvait engager son fils à lui manquer ainsi de respect.

Elle répondit gravement à la révérence du prince, lorsqu'il lui dit :

— Madame la comtesse, pour la première fois que j'ai le plaisir de vous voir, il est peut-être bien hardi à moi de vous demander une faveur, c'est pourtant ce que je vais faire. Me refuserez-vous ?

— Si cette faveur est de nature à ce qu'une femme puisse l'accorder, monseigneur, si je puis entendre ce que vous avez à me dire, je vous réponds d'avance de ma bonne volonté à vous servir.

— Voulez-vous m'accorder la grâce de deux coupables ?

— Cette grâce ne dépend point de moi sans doute, je suis bien peu de chose pour faire grâce à des accusés.

— Elle dépend de vous, absolument de vous seule.

— Veuillez vous expliquer, monsieur, je ne vous comprends point.

— La personne à laquelle je donne la main a besoin de toute votre indulgence.

— Monsieur, un pareil langage, en présence de ma fille.

— Oui, madame, de toute votre indulgence. Elle a failli payer cher une étourderie que l'amitié et la fierté de son nom excusent, elle en est assez punie, Philippe et moi nous avons promis pour vous, je vous en conjure ne nous faites pas mentir.

— Mais enfin, quelle est cette personne?

— C'est moi, ma mère, dit Aurore, en abaissant son coqueluchon, je ne puis vous voir tourmenter plus longtemps, et, au

risque de vous déplaire, je vous ferai moi-même l'aveu de ma faute.

— Moi aussi! s'écria Nisida, et se jetant aux genoux de la comtesse, punissez-moi, c'est moi seule qui suis coupable.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda madame de Kœsnisgmarck, pâle et tremblante. Qu'avez-vous fait? comment êtes-vous avec Son Altesse et mon fils, lorsque vous avez refusé de me suivre?

— C'est là qu'est toute la faute, madame, écoutez-moi, répliqua Nisida.

— Ma mère, embrassez-moi d'abord! s'écria Phillippe.

— Pas avant de savoir si vous le méritez, mon fils, répliqua la comtesse en le repoussant. Ah ! combien vous m'avez gâté ma joie! parlez, Nisida.

Mademoiselle de Reizoffen raconta simplement ce qui se qui s'était passé, elle s'avoua coupable du silence gardé par elle et convint qu'elle aurait dû le rompre et tout avouer à sa protectrice. Elle montra la lettre de sa mère, dont la comtesse reconnut parfaitement l'écriture, et termina en suppliant qu'on ne punit qu'elle seule, si on ne la trouvait pas assez punie, Aurore était restée parfaitement étrangère à tout et n'avait agi que par amitié pour elle.

— Ma mère ne la croyez pas, interrompit

Aurore, c'est moi, qui ai tout fait, c'est moi qui l'ai entraînée au rendez-vous, c'est moi qui ai voulu l'y suivre; c'est moi qui ai pris, malgré elle, le déguisement de la suivante et qui l'ai poussée à voir cette mère mystérieuse, afin de lui apprendre à nous connaître mieux à l'avenir. Je mérite donc plus qu'elle et réprimande et punition, quoique notre frayeur et notre voyage forcé puissent, à mon avis, nous tenir lieu de l'une et de l'autre.

Pendant qu'elle parlait Frédéric Auguste la dévorait du regard. Sa beauté prenait un nouveau lustre de son déguisement même; son regard avait un éclat merveilleux, elle montrait en souriant ses dents de perles et

ses lèvres de roses, il la trouvait mille fois plus charmante qu'il ne la croyait, malgré les éloges de la renommée.

— Ah! madame, dit-il à la comtesse, comment pourriez-vous refuser un pareil avocat.

Le premier mouvement de madame de Kœsnisgmarck, malgré la présence de Frédéric-Auguste, fut d'ouvrir ses bras en s'écriant :

— Mes enfants!

Ils s'y précipitèrent tous, et comme Nisida restait en arrière.

— N'ai-je pas appelé mes enfants? ajouta-t-elle, en l'attirant sur son sein.

Ses yeux baignés de larmes, le tremblement de sa voix, révélaient son émotion; elle les embrassa à plusieurs reprises.

— Mes bien-aimées! j'ai failli vous perdre, répétait-elle. Mais cet homme, qui est cet homme? où est-il?

— Il est ici, sous bonne garde.

— Amenez-le, que je le voie! que je l'interroge, je saurai bien le faire parler, moi!

On alla chercher le ravisseur, il entra, les mains liées, dépouillé de son chapeau,

de son manteau, la mine fière. et la menace à la bouche.

— Le comte Pamphili ! s'écrièrent les trois femmes.

— Comment, le comte Pamphili ! répéta Philippe, vous le connaissez ! cet homme n'est pas un misérable, c'est un gentilhomme ! Ah ! quel bonheur ! il me paiera sa lâcheté.

— Taisez-vous, mon fils, c'est à moi de parler, vous n'avez aucuns droits ici, monseigneur, ordonnez à vos gens de délier les mains de M. le comte. C'est un noble génois, qui vient d'obtenir un régiment de Sa Majesté l'Empereur, et auquel on ne peut faire subir un traitement de cette espèce.

On délia Pamphili, qui n'en promena pas moins sur l'assemblée un regard de haine provocatrice.

— A présent, monsieur, répondez-moi, je vous en prie. Qui a pu vous conduire à cette infâme action d'enlever des filles à leur mère?

— Madame, à vous, qui m'avez fait l'honneur de me recevoir, comme à Son Altesse, comme à monsieur votre fils, je ne puis dire qu'une seule chose! j'ignorais que mademoiselle de Kœnisgmarck fut avec mademoiselle de Reizoffen, et, quant à cette dernière, je la conduisais à son auguste mère, qui me l'avait ordonné. L'une et l'au-

tre m'ont suivi sans y être forcées, je ne suis donc pas un ravisseur. Vous avez d'ailleurs entre les mains la preuve de ce que j'avance. Je demande qu'on me remette en liberté, puisque je n'ai commis aucun crime, je rendrai compte de ma conduite à l'empereur, mon auguste maître, ce qui ne m'empêchera pas de rester aux ordres de M. le comte de Kœnisgmarck, lorsqu'il voudra bien m'en honorer.

— Quelle est cette mère, quel est son nom ?

— Je ne puis le dire.

— Où se trouve-t-elle maintenant ?

— Il m'est interdit de le faire connaître.

— Monsieur, ces explications pourraient vous justifier, si vous n'aviez pas demandé la main de mademoiselle de Reizoffen, mais il est permis de suspecter vos motifs lorsque vous l'enlevez à sa famille sans donner d'autres motifs que celui d'un mystère prétendu. Permettez que nous en doutions tous, jusqu'à ce que vous nous ayez convaincus du contraire.

— C'est à moi, ma mère....

— Encore une fois, mon fils, vous n'avez rien à faire en ceci. Il ne s'agit point de votre sœur, il s'agit d'une orpheline, confiée à moi seule, dont je réponds seule, qui n'est rien pour vous qu'une compagne d'enfance

et qui ne peut jamais être que cela. Monsieur est colonel d'un régiment de l'empereur, c'est à Sa Majesté que je m'adresserai pour obtenir l'explication et la justice que je réclame, et je vous défends, entendez-vous, je vous défends d'intervenir en rien dans cette affaire-ci.

Le comte Pamphili, malgré ses observations, fut conduit sous bonne escorte, au palais du secrétaire d'État de la guerre. Frédéric-Auguste donna les ordres les plus sévères pour qu'il fut gardé jusqu'au lendemain, qu'il se proposait d'accompagner la comtesse et Kœnisgmarck chez Son Excellence. Une fois débarrassés de lui, chacun s'efforça d'oublier cet incident péni-

ble, pour se livrer à la joie de la réunion. Philippe trouvait Nisida plus belle et plus tendre que jamais, le prince de Saxe admirait Aurore, n'osant pas faire davantage, et celle-ci ne pouvait s'empêcher de le regarder d'un autre œil que son frère. Il était beau, il était aimable, ses manières étaient pleines de séductions, elle l'écoutait rêveuse et songeait qu'elle n'avait jamais vu un seigneur aussi accompli que celui-là. Quant à Nisida, elle baissait les yeux, elle les fermait presque, heureuse d'entendre cette voix aimée et de se répéter souvent à elle-même.

— C'est lui ! il est là !

Madame de Kœnisgmarck prit congé du

prince aussitôt que la bienséance le lui permit, elle avait hâte de se retrouver chez elle, avec ses enfants. Personne ne dormit à l'hôtel; les uns de joie, les autres d'inquiétude et de préoccupation. Philippe ne pouvait digérer sa rage, il nourrissait contre le comte Pamphili des projets de vengeance, la défense de sa mère ne l'arrêtait pas. Il avait osé lever les yeux sur Nisida!

— Ah! se répétait-il, il ne mourra que de ma main.

Le lendemain dès l'aube il était levé, errant dans la maison, espérant que Nisida aurait la même pensée, celle de se rejoindre

et de se parler seuls. Dorothée était alors bien loin de son souvenir. Elle descendit bientôt et ils se retrouvèrent dans une allée sombre du jardin. Ce moment fut délicieux. Ils restèrent longtemps près l'un de l'autre, sans se rien dire, à sentir seulement qu'ils étaient là. N'ayant plus de pensées, mais des sensations, ces adorables moments qui suffisent à toute une vie.

Ensuite vinrent les questions, les projets. Ensuite Philippe demanda à Nisida si elle l'aimait comme autrefois; pour toute réponse, elle le regarda, et ce regard fut plus éloquent que les paroles.

— Vous serez donc à moi, Nisida, alors?

vous consentirez à cette union, le but de tous mes désirs.

— Non, mon ami, non, pas plus aujourd'hui qu'avant notre séparation, je ne puis, je ne dois pas être votre femme ; cela m'est interdit.

— Vous ne m'aimez pas, alors ?

— Vous avez donc oublié cette conversation en présence de cet esprit tentateur, Ernest de Groote ? ne vous souvenez-vous plus de ce que je vous ai dit alors ? Tous les sacrifices, je les ferai pour vous, ma vie vous appartient, je ne reculerai devant rien pour vous prouver combien ma tendresse pour vous est immense. Mais vous ne pou-

vez être mon mari, vous ne pouvez vous enchaîner pour la vie, car cette chaîne vous la trouveriez lourde bientôt, et vous ne pourriez la rompre que par ma mort. Tout ce qu'une affection immense peut faire, je le ferai, tout ce qu'un dévoûment sans bornes peut donner, je le donnerai, ne m'en demandez pas davantage.

— J'entends ! vous espérez en votre mère, en ce comte Pamphili, c'est un grand seigneur, il est riche sans doute ! et moi, on m'a ruiné !

— Philippe !

Elle ne prononça que ce seul mot, il fut

plus éloquent que toute une phrase. Il se jeta à ses genoux et lui demanda pardon.

— Mais pourquoi, pourquoi me repousser, si vous ne m'aimez ? pourquoi...

— Cette union est impossible, Philippe, ma mère me l'a interdite et je ne puis désobéir à ses ordres, car je ne vous apporterais que la misère, à vous qui pouvez prétendre aux fortunes les plus brillantes.

— Que m'importe !

— A présent, oui, mais plus tard !...

Ils restèrent ensemble jusqu'à l'heure où la comtesse sortait de son appartement et ces moments se passèrent dans les mêmes

discours. Nisida rentra chez elle tremblante et heureuse, Philippe plus amoureux que jamais, plus décidé à briser les obstacles qui le séparaient d'elle, et à se faire un auxiliaire de sa mère elle-même. En effet, aussitôt qu'il put entrer chez la comtesse, il courut la chercher.

— Je ne vous ai pas embrassé assez hier, mon cher enfant, je ne vous ai pas dit tout mon bonheur de vous revoir, de vous revoir heureux et honoré comme vous l'êtes.

— Honoré ! grâces au nom que je porte, grâces à vos leçons que vous m'avez données, ma mère, j'espère que je le serai toujours. Heureux ! je ne le suis point.

— Vous n'êtes pas heureux ! que vous manque-t-il ?

— J'aime Nisida, ma mère.

— Je le sais, mon fils.

— Eh ! bien, vous devez savoir pourquoi je ne suis pas heureux, pourquoi je ne puis l'être, si vous ne venez à mon secours.

— Hélas Philippe je ne suis point la maîtresse en ceci. Dieu m'est témoin que cette union comblerait mes vœux, mais la mère de notre Nisida s'y oppose. Elle l'a mis pour condition expresse, ni vous, ni votre frère, ni M. de Groote.

— Mais en apprenant que Nisida m'aime,

que nous nous aimons, elle se laissera fléchir, il faut le lui dire et c'est vous...

— Ce n'est pas à moi, c'est à Nisida, une grande fortune lui est destinée, vous l'oubliez, mon enfant, et je semblerais vouloir rétablir la vôtre à ses dépens.

— On ne pensera point cela, il est impossible qu'on le pense, ma mère, les Kœnisgmarck ne sont pas des mendiants, toute l'Europe le sait.

— Les Kœnisgmarck sont ruinés, toute l'Europe le sait aussi, je ne puis souffrir une accusation de ce genre. Ne comptez pas sur moi pour cela, mon fils. Si Nisida vous aime, Nisida peut l'avouer à sa mère, ses

motifs ne doivent pas être assez graves pour ne pas céder au désir de sa fille, elle ne voudra pas son malheur.

— Ah ! ma mère, Nisida ne le fera point ! Nisida m'aime et Nisida ne veut pas être ma femme.

— C'est que Nisida vous connaît bien alors, Philippe, dit sa mère en soupirant.

Cette conversation en resta là. Philippe n'osa pas la renouveler, bien que ce fut son unique pensée. Il cherchait un moyen de tout concilier, quant à Nisida, elle attendait soumise et décidée. L'abandon devait venir, elle le prévoyait, elle en était

certaine et cependant elle ne s'en effrayait pas.

— Je suis bien certaine de l'aimer toujours, moi, et ce lien-là du moins ne se brisera point.

Pour un cœur aimant avant l'amour qu'il reçoit, il y a celui qu'il donne.

## II

### Où le malheur marche toujours.

Aussitôt que le prince Georges fût parti, Mellusine se hâta de paraître, elle avait tout entendu, tout vu, pour ainsi dire, d'une pièce voisine, et sa confiance dans la comtesse n'était pas assez grande pour lui laisser

longtemps entre les mains une pièce aussi importante que celle qu'on venait de lui remettre.

— Eh bien! ma bonne amie, dit-elle, d'un air doucereux, le tenons-nous bien cette fois ?

— Pas mal, mais ce n'est pas encore assez. Il nous faut des biens plus forts encore, et si vous m'en croyez, vous ne céderez pas même à cette si grande preuve de son aveugle tendresse.

— Aveugle !

— Je ne prétends point dire qu'elle ne soit pas méritée, mais convenez-en, elle est au moins assez singulièrement reçue,

vous ne la lui rendez pas en même monnaie. Et Dorothée, qu'il délaisse ! Si elle ne vous est pas supérieure en charmes, elle l'est certainement beaucoup en dévoûment et en patience.

— Pour ceci je ne dis pas le contraire, c'est justement ce qui fait ma force. On n'aime que ce qu'on craint de perdre ; ne me l'avez-vous pas répété souvent ? pour s'attacher un homme, il faut rendre sa conquête difficile, et lui laisser croire qu'elle n'est jamais entièrement faite.

— Cela est vrai.

— Donc, je suis plus puissante que Sophie Dorothée, puisque je refuse avec obstination

l'*honneur* qui m'est offert. Je ne sais pas, il est vrai, cette fois, ce que je dirai pour excuse. Garder cette pièce, c'est en accepter les conséquences ; la rendre, c'est dangereux, il ne me la donnerait peut-être pas plus tard.

— Il faut la renvoyer cependant, non pas de suite, ce qui ôterait toute espérance, mais après un combat que je me charge de raconter. Songez qu'en ce moment, nous en sommes à la seconde phase ; votre inclination innocente et légitime pour ce fantastique cousin Maurice est vaincue, c'est maintenant votre vertu seule qui résiste. Il y a déjà progrès.

— Vous avez raison. Demain donc il re-

cevra sa promesse avec les accompagnements nécessaires. Il me tarde que cela finisse, je vous l'avoue. Je suis lasse de ces comédies.

— Il est pourtant nécessaire de les jouer toujours, sans cela, ma chère, vous perdrez bien vite plus que vous n'avez acquis.

La scène fut conduite ainsi qu'il avait été prévu, et Georges se trouva dans un tel état de fièvre et d'exaspération, qu'il eut certainement assassiné la princesse, si elle se fût trouvée sous sa main, en ce premier moment, comme étant le seul obstacle à son bonheur. Madame de Platen lui avait formellement déclaré que Mellusine commen-

çait à l'aimer assez pour avoir rompu ses engagements antérieurs, mais qu'elle était parfaitement décidée à ne point céder même à sa propre inclination, en face de la position du prince, de sa femme et de ses enfants.

— Elle est vertueuse avant tout, monseigneur, elle est en même temps dévouée et tendre. Si cela vous est une consolation, je ne puis vous cacher qu'elle commence à être fort touchée, mais plus elle vous aimera, plus elle résistera à son désir et au vôtre, votre gloire lui étant plus chère que votre amour.

— Elle me rendra fou et capable de tous

les crimes; dites-le lui bien, ma chère comtesse, elle ignore à quelle passion je suis en proie, elle s'en repentira plus tard.

La résistance continua. Elle arriva à ce point de le pousser au dernier paroxisme du désespoir et de la rage. Lorsqu'elles le virent où elles voulaient le conduire :

— Il est temps maintenant de frapper le grand coup, dit la Platen.

En conséquence, le lendemain, elle écrivit un mot au prince et le pria de venir promptement chez elle ; il se hâta d'accourir.

— Monseigneur, dit-elle, en prenant l'air de la désolation, j'ai une mauvaise nouvelle à vous donner.

— Laquelle ? mon Dieu !

— Elle est partie.

— Partie ! et pour quel endroit ?

— Je l'ignore.

— Vous l'ignorez, cela est impossible.

— Je l'ignore vous dis-je, voyez la lettre qu'elle a laissée, et qu'on m'a remise ce

matin de sa part, vous serez convaincu. Je n'en sais pas davantage.

Il lui arracha presque le papier des mains et il lut :

« La lutte est devenue impossible, ma
» chère comtesse, mon lâche cœur est son
» auxiliaire et il ne me reste d'autre moyen
» de résistance que la fuite. Je pars, ni
» vous ni lui n'entendrez parler de moi
» désormais. Je vais cacher ma douleur et
» ma honte dans un asile impénétrable.
» Ne lui dites point que je l'aimais, vous le
» rendriez trop malheureux de me perdre ;
» dites-lui que j'ai préféré la mort au dés-
» honneur, et que je m'y suis arrachée. Je

» connais votre indulgente amitié pour
» tous les deux, si vous saviez le lieu de
» ma retraite, vous viendriez m'y chercher
» peut-être, me parler de lui, et, pour con-
» server mes forces, je ne veux plus que
» son nom arrive jusqu'à moi. »

Il lut et relut dix fois cette lettre, sans pouvoir s'en lasser, puis il se laissa aller à tout ce que la passion et le désespoir ont de plus extravagant. Il pleura, il cria, il jura qu'il allait mourir, qu'il se tuerait, qu'il mettrait l'Europe et le monde sans dessus dessous jusqu'à ce qu'il ait retrouvé l'ingrate. Madame de Platen et Ernest eurent mille peines à le rendre assez calme pour retourner au palais. Une promesse

de son confident put seule le calmer un peu.

— Je vais partir, lui dit-il, elle ne peut être loin encore, je m'informerai à toutes les postes, sur toutes les routes si on ne l'a pas vue passer, dès que je saurai par quelle chemin elle est partie, je me mettrai sur sa piste, je la ramenerai, je vous en réponds.

— Donne lui cette promesse qu'elle m'a renvoyée, je veux la signer de mon sang pour la rendre plus sacrée à ses yeux. Dis-lui qu'elle est désormais ma seule épouse et que, le jour où elle me reviendra, je chasserai sa rivale pour lui donner sa place aux yeux de tous.

— Elle n'y consentira point, monseigneur, elle est trop bonne et trop vertueuse pour vous laisser commettre une pareille action.

Cette espérance de retour soutint un peu le pauvre insensé, il rentra dans un état de désolation véritable, mais moins douloureux. Il fit annoncer qu'il était malade, qu'il avait besoin d'un repos absolu et qu'il ne verrait personne, pas même la princesse électorale et ses enfants, pas même l'électrice.

— Le prince a pris de singulières façons en Hongrie, disait cette dernière, en vérité,

ma fille, si j'étais à votre place, je voudrais changer tout cela, car il est devenu insupportable à présent.

— Madame, répliqua Dorothée, rêveuse, on m'assure qu'il passe une partie de ses journées chez la comtesse de Platen.

— En êtes-vous sûr?

— Oui, madame. S'il faut vous le dire, très inquiète de son changement, je l'ai fait épier et on l'a vu ce matin encore, dès l'aube, entrer chez elle, il vient d'en sortir comme un homme qui ne se connaît pas.

— Ah ! ma fille, si la Platen est en tout ceci, tremblons !

Huit jours, dix jours, se passèrent de la même manière, le prince était de plus en plus inabordable, de plus en plus désespéré, le baron ne donnait pas de ses nouvelles, il avait écrit une fois qu'il croyait l'avoir découverte et, depuis lors, rien. La corde était tendue à la dernière expression, il fut certainement arrivé quelque malheur, lorsque le trio scélérat se décida à mettre un terme à ces angoisses. Groote, botté, éperonné, couvert de poussière, entra chez le prince un soir, en lui disant :

— Elle est ici :

— Ah ! demande-moi l'électorat tout entier pour cette parole !

— Elle est ici, monseigneur, elle consent à vous voir, elle vous attend chez la comtesse.

— Allons donc sur-le-champ, je ne sais si je n'en mourrai pas de bonheur.

Cette entrevue fut brillamment filée, Mellusine se montra la digne élève de sa maîtresse. Le prince la quitta, non pas satisfait, mais plein d'espoir, il avait obtenu l'aveu de son amour, il avait obtenu la promesse qu'elle ne chercherait plus à le fuir, c'était

beaucoup, c'était le ciel pour un homme qui sortait de pareilles tortures. Elle consentit même à le voir chaque matin et à conserver la promesse téméraire qu'il lui avait faite.

Il se contenta de ces faveurs si chèrement achetées pendant quelque temps, puis il voulut davantage, elle lui fit acheter bien cher sa victoire, en se défendant pied à pied.

Enfin un mois après son retour, mademoiselle de Schulembourg quitta la maison de la comtesse de Platen, elle accepta un délicieux hôtel dans un faubourg retiré de la résidence ; elle reçut la fameuse parure,

et bien d'autres, elle devînt la maîtresse mystérieuse et secrète du prince Georges, lequel ne l'appelait entre eux et devant leurs familiers que ma femme et ma princesse, et lui promettait dix fois par jour qu'il trouverait le moyen de lui donner hautement ce titre.

Elle mit d'abord ce secret pour condition de leur bonheur, elle en rougissait, elle n'oserait pas se montrer devant celle dont elle avait trahi la bonté. Cette comédie fut aussi habilement jouée que les autres, et dura assez longtemps pour être vraisemblable. Mais tout se sait à la cour, quelques personnes, plus fines que les autres, éventèrent la chose et en eurent le soupçon,

on chercha, on épia, on découvrit; Groote et la Platen y aidèrent, à celle-ci surtout, il fallait un scandale public, il fallait que Mellusine eut, avec les avantages, les inconvénients de son honteux bonheur. Ils prévinrent Georges : ils le tourmentèrent adroitement pour qu'à son tour il tourmenta sa maîtresse et qu'on levât le masque de cette intrigue. Ils étaient sûrs de réussir.

La passion du prince était toujours aussi violente, mais moins impérieuse par la possession, elle lui laissait le temps de réfléchir, de comprendre sa position et de ne point exposer son avenir pour un bien dont il était maître, n'importe par quel moyen.

Il recommença à paraître à la cour, à rendre ses devoirs à son père, à se montrer aux cercles un instant seulement, car il se hâtait de rejoindre l'enchanteresse ; cependant c'était trop pour elle, du moins elle le disait, et les persécutions, les jalousies commencèrent. Des courtisans officieux révélèrent à Dorothée ce qu'elle n'eût jamais dû connaître ; elle éclata en plaintes, non encore vis-à-vis de son mari et de l'électeur, mais auprès de sa belle-mère.

— Mon enfant, lui dit celle-ci, je suis sur la piste. De la patience, attendons ! quand j'aurai mûri mon plan, nous agirons, soyez tranquille.

## III

### L'horoscope.

En apercevant cette beauté qu'il avait tant rêvée, le comte Charles-Jean resta immobile à sa place. Il la compara au portrait, il la compara aux deux fantômes qui lui étaient apparus chez La Voisin, et son

cœur battit à l'étouffer quand il ne put la méconnaître. Il la salua profondément, mais il ne put trouver une parole. Était-ce son inconnue de la place Saint-Marc ? était-ce une étrangère? sa voix seule pouvait l'en éclaircir, il attendit avec une anxiété croissante, jusqu'à ce qu'elle s'avança vers lui le sourire aux lèvres.

— M. le comte de Kœnisgmarck est le bien-venu chez la comtesse de Southampton.

Plus de doute, c'était le masque, c'était la même personne, elle le connaissait, elle l'avait conduit chez elle, elle l'aimerait peut-être.

— D'où me vient cet honneur? balbutia-t-il.

— Monsieur le comte, je vous dois en effet une explication, car tout ceci est étrange. Je suis arrivée à Rome, chez mon oncle l'ambassadeur d'Angleterre, au moment où le bruit de vos exploits remplissait la ville. Cette merveilleuse bataille, où vous avez conquis le titre de chevalier de Malte, ce titre, jusqu'à vous, interdit à ceux de notre croyance, et qu'il était réservé à vous seul d'obtenir, la prise du corsaire donc était le sujet des conversations générales. J'ai eu l'occasion de vous rencontrer plusieurs fois, sans que vous me remarquassiez, moi, obscure étrangère ; vous êtes parti, nous ne nous étions jamais parlé. J'ai continué mon voyage, ainsi que vous avez continué le vôtre. Le hasard nous a réunis

de nouveau, vous êtes devenu mon défenseur, j'en suis profondément reconnaissante, je vous ai conduit chez moi, où je réunis quelques amis ; voilà tout le mystère, il est bien simple, vous le voyez, et j'espère que notre connaissance, si bien commencée, se cultivera désormais.

Le comte était un de ces hommes intrépides dans le danger, qui ne reculeraient pas en face de la mort même et que le regard d'une femme terrifie, jusqu'à les annihiler. Il balbutia de nouveau quelques paroles incohérentes, rougit, se troubla comme un écolier. La comtesse s'en aperçut, et ce trouble ne lui déplut pas. Bien qu'elle le partageât jusqu'à un certain point,

les femmes ayant l'habitude de se contraindre et de ne point montrer leurs impressions, elle se domina assez pour qu'il ne s'en aperçût point.

— Je compte passer quelques mois à Venise, j'ai loué ce palais, c'est un séjour qui me plaît, et vous, monsieur le comte ?

— Moi, madame, je ne sais encore, j'arrive.

— Ah ! c'est juste ! voulez-vous maintenant passer dans la salle du souper, on nous y attend déjà, j'ai annoncé votre venue et chacun est impatient de vous voir.

Il s'inclina encore et la suivit.

Combien on est gauche lorsqu'on est timide, et combien l'on est plus gauche encore lorsqu'on commence à être amoureux !

Le comte fut ébloui des lumières, des femmes, des diamants, des cristaux, de tout ce luxueux service, en usage alors au moins autant qu'aujourd'hui dans les grandes maisons. Il prit place à côté de la comtesse, répondit tant bien que mal aux questions qu'on lui adressa, et ne retrouva sa présence d'esprit que quand l'aisance inséparable d'un joyeux repas la lui eut rendue. Il fut alors non pas étincelant d'esprit, comme sa sœur Aurore, ou son frère Philippe, mais plein d'enthousiasme, de cha-

leur, d'exaltation. Il y avait en lui l'étoffe d'un héros, il la broda de toutes les paillettes d'une passion naissante, et la comtesse, en lui donnant sa main pour quitter la table, ne put s'empêcher de s'appuyer sur lui un peu plus qu'il n'en était d'usage et qu'elle n'en avait besoin.

Il rentra chez lui enivré, éperdu. Bontemps qui l'attendait entre une pipe et une cruche de bon vin de Piémont, lui trouva l'air si rayonnant, qu'il lui demanda s'il fallait fourbir sa cuirassse et s'armer en guerre.

— Vous avez au moins obtenu d'être

général au service de la république, monseigneur.

Ordinairement c'était l'amour de la gloire qui seul pouvait animer ses regards.

— Non, répondit le comte, il faut au contraire nous chercher un logis plus convenable que celui-ci, nous resterons longtemps à Venise.

Bontemps secoua la tête d'un air de doute et de contrariété. Il n'osa pas en demander davantage, il savait son maître par cœur, la confidence viendrait toute seule. Elle vint en effet, en se déshabillant. Il lui raconta tout, il en avait besoin, il suffoquait. Les caractères tels que celui du

comte sont rarement discrets, il y a en eux une surabondance de vie, qui s'échappe au dehors, que leur volonté ne peut contenir. Le bonheur est chez eux si intense, si plein de sentiments qu'il déborde.

— C'est elle, c'est celle que je dois aimer, je n'en puis douter, je l'ai vue. Cependant une chose m'inquiète : elle aussi elle a vu son futur amant, elle l'a rencontré depuis, et elle l'aime, ne m'en a-t-elle pas fait l'aveu ? dans le but sans doute, de m'ôter tout espoir.

– Elle a vu cet amoureux dans le miroir magique de La Voisin ?

— Oui, comme moi.

— Elle vous a rencontré à Rome, elle vous a cherché à Venise! monseigneur, c'est vous qu'elle a vu, c'est vous qu'elle aime. J'ai connu La Voisin, c'était une fine mouche, vous étiez là l'un et l'autre, jeunes, beaux, étrangers, vous couriez l'un et l'autre après l'amour, le bonheur, elle vous a montrés mutuellement votre avenir, derrière une gaze, sauf à laisser le destin s'en tirer comme il pourrait ensuite. Tranquillisez-vous, monsieur le comte, la belle dame est à vous.

Madame de Southampton était veuve, libre et elle avait vingt ans, belle, charmante, riche, passionnée, il ne lui manquait rien pour plaire et pour flatter l'or-

gueil d'un amant. Elle engagea le comte à faire partie de sa société de carnaval, ce qui lui donnait le droit de la voir sans cesse, de ne la pas quitter, de lui parler à son aise et sous le masque, sans que personne put les interrompre, ni en mal penser. Aussi dès le lendemain se mit-il en quête d'un logis, et de bahuts de toutes les espèces. Il parut chez la comtesse dans le costume indispensable à un amoureux qui ne voulait point attirer les regards, il l'entraîna en gondole, la conduisit sur la place, plus heureux et plus fier que de la conquête d'un royaume, il fit plus de progrès en son cœur pendant ces quelques heures que dans un autre pays en six mois.

Cette liberté de la vie de Venise, si pro-

pice aux intrigues de tous genres, ce masque, à l'abri duquel on pouvait s'isoler dans la foule avec une sûreté infranchissable, leur donnèrent l'occasion de se parler à cœur ouvert, de se tout dire, et, le troisième jour, il se trouva que Bontemps avait raison, que, le chevalier promis à la comtesse, c'était Charles-Jean de Kœnisgmarck, et qu'ils s'étaient vus tous les deux derrière le miroir magique, dont La Voisin usait avec tant d'adresse.

— Il m'a fallu quitter Paris après cela, ajouta la comtesse de Southampton, j'étais fortement compromise, et l'on voulait me faire avouer que j'avais vu le diable. De puissantes interventions m'ont sauvée.

Je soutenais que j'avais vu seulement un beau seigneur, pas effrayant du tout, et que ce ne pouvait être Satan. La pauvre Voisin se démenait aussi, ce qui ne l'a pas empêchée d'être brûlée pour cette innocente magie, et moi de retrouver bien loin de là ce tyran qui me devait séduire.

La comtesse n'avait ni les ruses, ni le manége de Mellusine, elle ne fit attendre Charles-Jean que le temps nécessaire pour être sûre d'être aimée; elle ne le fit point souffrir, elle se donna avec une loyauté et un dévoûment dont la reconnaissance et le bonheur de son amant la payèrent. Il l'aima véritablement, profondément, non pas peut-être avec toutes les délicates-

ses d'une nature plus raffinée, mais avec un de ces sentiments que la mort seule peut briser.

Il mit dans son cœur une passion de plus, sans en chasser celle qui, jusque-là, lui avait tenu lieu de tout. Au retour des beaux jours, le repos et l'inaction lui devinrent insupportables, et il disait tous les jours à Bontemps d'un air malheureux :

— Ah ! Roger, si j'étais libre, nous prendrions bientôt la mer. Il fait bon se battre par ces longues journées et ce beau soleil.

La comtesse aimait trop pour ne pas s'apercevoir de la préoccupation du jeune homme. Adroitement, elle le fit causer; elle

le sonda, il n'était pas difficile à deviner, il se trahit vite. Elle ne dit rien, ce qui blessa un peu la confiance du comte.

— Si elle m'aimait bien, si elle m'aimait pour moi, elle me rendrait ma liberté, pensait-il, elle comprendrait qu'un homme de ma sorte n'est pas un oiseau à mettre en cage, et que j'ai besoin d'air pour vivre, pensait-il.

Le meilleur des hommes est toujours un peu égoïste et beaucoup ingrat ; il ne se dépouille de ces deux *qualités* qu'en faveur de celles qui ont la science de les tourmenter. On n'en obtient rien que de cette manière. La réciprocité de l'amour ne se trouve jamais au même degré.

Pendant quelques jours, ce petit nuage resta entre les amants, la comtesse semblait avoir oublié cette confidence, et le comte se taisait de nouveau, l'accusant toujours. Un dimanche matin, Bontemps entra dans la chambre de son maître, qui dormait encore, avec un de ces airs de vinaigre que savent si bien prendre les domestiques favoris, lorsque quelque chose leur déplaît.

— Monseigneur, dit-il, il y a en bas un petit vaurien de page qui apporte cette lettre de madame la comtesse, et qui s'annonce pour entrer à votre service.

— A mon service?

— Oui, et il a l'air d'un fameux garne-

ment, bien qu'on voie à peine son visage, caché sous le carapouf de sa mante vénitienne. Il tape de sa badine, il crie, je crois qu'il jurera, si on le fait attendre. C'est une belle acquisition que Votre Excellence va faire là.

— Un compagnon pour toi, Bontemps, un brave enfant qui veut aller à la guerre et que la comtesse me prie de prendre avec moi, répliqua Charles-Jean qui avait fini de lire, fais-le monter.

— Tenez, le voilà déjà dans l'antichambre, l'entendez-vous? il fait enrager vos perroquets et aboyer vos chiens, en leur tirant les oreilles.

— Appelle-le, et sois poli, c'est un gentilhomme.

Bontemps ouvrit ironiquement les deux battants de la porte.

— Entrez, monsieur le gentilhomme, dit-il.

A cette invitation, un enfant de quinze ans, vêtu de satin et de velours, avec des trousses, une toque à plumes, un manteau galonné, comme les pages et les petits nègres de Veronèse, ne fit qu'un saut de l'antichambre au lit du comte. Il semblait beau comme l'Amour, des cheveux blonds bouclés, des joues roses et blanches, des lèvres de corail, et l'œil le plus mutin, flamboya de sous un capuchon noir dont il s'enveloppait, ni plus ni moins qu'un familier de l'inquisition.

— A vos ordres, monseigneur.

— Vous voulez entrer à mon service ?

— C'est mon plus grand désir.

— Pour me suivre à la guerre ?

— Pour vous suivre partout.

Sa voix tremblait légèrement en parlant ainsi, elle était voilée et dissimulée peut-être.

— Votre nom ?

— Isabeau.

— C'est là un nom de baptême et un nom de femme encore.

— Aussi l'ai-je reçu de ma marraine.

— Et quelle est votre marraine, s'il vous plaît ?

— Isabelle.

Ce nom fut prononcé d'une telle façon que le comte fit voler en l'air le carapouf et la toque, et regarda en extase son page qui se jeta dans ses bras.

— Isabelle, mon Isabelle ! s'écria-t-il.

— Non pas, mais isabeau, ton page, qui doit te suivre partout, tu l'as promis, répondit-elle, entre deux baisers.

## IV

**Toujours la même chose.**

Nisida en retrouvant Philippe, s'efforça de lui montrer un visage serein et joyeux. Elle était résignée à tout, décidée à tout pour le bonheur de celui qu'elle aimait, madame de Kœnisgmarck, inquiète de la

tournure que prenaient les choses, songea sérieusement à les éclaircir. Elle se décida à s'expliquer avec la jeune fille et à agir après selon sa réponse, la responsabilité qui pesait sur elle était trop grande. Elle la fit venir dans son cabinet et l'interrogea.

— Nisida, lui dit-elle, vous m'aimez, vous avez confiance en ma tendresse?

— Comme en Dieu, madame.

— Vous me répondrez donc franchement ?

— Comme à la plus chèrie des mères.

— Nisida, vous aimez Philippe?

— Oui, madame, vous le savez.

— Philippe vous aime?

— Je l'espère, madame.

— Vous n'en êtes pas sûre?

— Philippe m'aime autant qu'il peut m'aimer, madame, Philippe m'aime de cette tendresse qui n'est pas la mienne, mais dont il se faut contenter.

— Vous ne songez point à l'épouser?

— Non, madame, répliqua-t-elle tranquillement.

— Juste ciel! et que voulez-vous donc, ma chère petite?

— Oh! madame, je l'ai dit déjà et je le répèterai toujours, j'aime Philippe pour lui, en m'oubliant tout à fait, en ne songeant qu'à lui seul. Je ne veux point être sa femme, bien que ce fut pour moi le bonheur suprême, parce que Philippe, ne doit pas être marié; parce que Philippe, après les premiers instants, maudirait une chaîne qu'il ne pourrait rompre que par la mort. Ce serait le malheur de Philippe, madame, vous qui êtes sa mère, vous devez le comprendre comme moi.

— Cela est vrai, répliqua la comtesse en baissant la tête. Je vous le demande encore, alors quels sont vos projets?

—Je n'en ai point.

— Quoi! vous n'en avez pas! Et votre mère! et cette tentative faite pour vous rapprocher d'elle, pour vous enlever à moi, vous n'y songez point?

— Non, madame, je ne songe qu'à Philippe.

— Pauvre enfant! comme elle l'aime!

— Si Philippe a besoin de moi, je suis prête, s'il peut être heureux sans moi, je suis prête encore. S'il me préfère une autre, et que ce soit pour son bonheur, je suis résignée. Mais rien, rien ne m'empêchera de lui rester dévouée éternellement, de lui appartenir en dépit de tout. Vous me demandez quels sont mes projets, les voilà

ma bonne amie, ils ne changeront jamais.

— C'est bien, répliqua la comtesse, laissez-moi, ma fille, j'ai besoin de me recueillir.

— Ah! puissiez-vous dire vrai! puissé-je être sa sœur!

Madame de Kœnisgmarck, demeurée seule, se mit à penser sérieusement. L'amour de Nisida était un de ces sentiments rares qui résistent à tout, elle le voyait, elle le comprenait, et d'une autre part, elle n'osait pas laisser Nisida près de son fils. Confiante en sa vertu, elle espérait la voir sortir triomphante de cette épreuve; il fallait partir, il fallait les séparer, il fallait

p eut être avertir la mère inconnue, le chancelier Lagardie, du danger qu'elle courait ; c'était pour elle un grand fardeau qu'elle n'osait partager avec personne.

En attendant, elle dut se rendre près du secrétaire d'État de la guerre, afin d'obtenir justice du comte Pamphili. Elle le trouva très bien disposé, armé déjà d'un ordre de l'empereur d'emprisonner le comte et de l'interroger très sévèrement. Les prières, les menaces avaient été inutiles, il avait refusé de répondre.

— J'étais envoyé par la mère de la jeune personne, j'en ai fourni la preuve, je n'ai pas autre chose à dire.

— Mais vous l'aimiez, mais vous l'aviez demandée en mariage ?

— Cela est vrai, il est vrai encore que sa mère me l'avait accordée. Quant au reste, dut-on me faire mourir, je n'en révélerai pas plus.

— Cette personne, d'après votre aveu même, est ici à l'insu du gouvernement de l'empereur, elle courrait des dangers si elle était connue ; ce serait donc un personnage politique ?

— Je ne le dirai pas.

— Prenez garde, vous êtes au service de l'empereur, vous pourriez être traité en criminel d'État !

— Je ne me défendrai point, et ni tortures, ni promesses, ne tireront pas de moi un mot de plus.

On chercha partout chez lui, on ne trouva rien, ses effets, sa correspondance avaient été enlevés; il refusa de dire où il les avait envoyés.

— Tout ceci n'est pas clair, ma mère, reprenait Philippe, veillons bien sur Nisida, cet homme a peut-être des complices, on viendrait me l'enlever et je crois que j'en perdrais la raison.

Pendant ce temps elle avait écrit à Lagardie; elle avait préparé en secret son départ, demandé la permission à l'empereur

et à l'impératrice de quitter Vienne plus tôt qu'elle ne l'avait compté, sous prétexte d'affaires qui la rappelaient à Agathembourg. Le mariage de son beau-frère nécessitait de sa part de nouvelles démarches pour la fortune de ses enfants, disait-elle, il lui en coûtait de se séparer de Philippe, qu'elle allait laisser avec le prince de Saxe, mais cela était indispensable à leur avenir.

Ni Philippe, ni sa jeune amie ne s'y attendaient, ils se voyaient chaque jour, heureux et libres, croyaient-ils, en réalité surveillés par leur mère, de façon à rendre impossible toute fausse démarche de leur part.

Un jour Philippe rentra sombre et préoc-

cupé, sa mère et ses sœurs s'en aperçurent, on juge si Nisida le devina! On lui en demanda en vain le motif.

— Je n'ai rien, répondit-il, à toutes les questions.

Mais l'œil d'une femme aimante voit et devine même ce qu'elle ne peut voir. En sortant de table elle s'approcha de lui, et lui prenant la main, dans un moment où ils étaient seuls, à l'écart.

— Qu'y a-t-il, Philippe?

Il hésita, et puis, tout à coup, il eut l'air de prendre un parti.

— Je vous le dirai, Nisida, à vous seule,

non pas devant eux — où pourrai-je vous voir ?

— Je ne sais, c'est difficile, Wilhelmine, il me semble, ne me quitte point et la première femme de votre mère se trouve toujours sur mon passage.

— Comment faire ?

— Ce soir, ici, lorsque Son Altesse viendra soupirer auprès d'Aurore, car elle lui plaît un peu trop, je crois, et peut être aussi Son Altesse plaît-elle à Aurore plus que je ne voudrais.

— Le croyez-vous, Nisida ?

— Je le crains, madame de Kœnisgmarck

le suppose comme moi, je l'ai vu, et je suis bien trompée si elle ne prépare pas quelque grand coup contre tous nos amours. Il me semble entrevoir des préparatifs de départ.

— Ah ! si je le croyais !

— Que feriez-vous donc ?

— Raison de plus, il faut que je vous parle, où ? quand ?

— Je vous le dis, ce soir, ici, pendant la conversation générale avec le prince, nous trouverons un moyen.

— Cela ne se peut, j'ai trop de choses à vous dire, à vous montrer, des lettres et

des papiers. Si vous vouliez.... cette nuit....

— Descendre au salon ! la lumière nous trahirait.

— Non pas descendre au salon, mais... si vous le permettiez, dans votre chambre...

— Dans ma chambre, Philippe ! reprit-elle en rougissant jusqu'aux cheveux, cela se peut-il ?

— Cela se peut sans doute, si vous ne me craignez point, si vous avez confiance en moi.

— Je serais bien fâchée de vous crain-

dre, Philippe, c'est que je ne vous aimerais point alors. Vous pouvez venir, ajouta-t-elle, avec une adorable innocence, je vous attendrai.

Elle fut rêveuse toute la soirée, en vain Aurore employa-t-elle son esprit, ses grâces pour rappeler sa gaîté. Sans avoir encore pour Frédéric-Auguste un amour bien prononcé, elle éprouvait pour lui un de ces entraînements qui se transforment vite en sentiment plus tendre. Son jeune orgueil était flatté de se voir distinguée par ce prince, que les plus belles et les plus fières s'arrachaient. Il ne s'occupait que d'elle, il ne venait que chez elle, et, malgré sa réserve, il était difficile de ne pas

s'apercevoir de ce qu'elle éprouvait. Madame de Kœnisgmarck en était fort inquiète, son cœur maternel était partagé entre ces émotions et il lui fallait son parfait savoir-vivre pour n'en rien laisserparaître.

Le prince resta plus tard que de coutume, il y eut quelques personnes à souper, l'ambassadeur de Gênes entre autres. Il apprit à la comtesse que Pamphili était parti le matin même pour une forteresse du nord, où on devait le laisser quelque temps aux arrêts. Des recherches minutieuses n'avaient amené aucun résultat, on n'avait découvert aucune étrangère, ni à Vienne, ni aux environs, qui ne put justifier

les raisons de son séjour, et l'on ne doutait point ou que la dame prévenue ne fut évadée, ou qu'il ait pris un faux nom et un faux prétexte.

Ce fut un soulagement pour la comtesse que de se savoir débarrassée de cet homme, elle espérait qu'en s'éloignant elle-même il perdrait ses traces et qu'elle sauverait Nisida de ses entreprises.

— Je vous assure, monsieur l'ambassadeur, dit-elle, que votre comte Pamphili est un scélérat. Il y a dans cette affaire, un mystère que je ne puis percer, et dont je ne tarderai pas à être éclaircie, car j'ai écrit au tuteur et à la mère de mademoi-

selle de Reizoffen, assurément s'ils y sont pour quelqne chose, je le saurai.

Nisida, à mesure que le moment approchait, sentait augmenter son émotion. Elle ne craignait point, mais un sentiment de pudeur, inné dans le cœur des jeunes filles, lui disait qu'elle touchait l'un des moments solennels de sa vie. La première fois qu'une femme hasarde une démarche dont sa conscience murmure, elle n'est jamais sans ces avertissements secrets qu'on n'écoute point malheureusement et qui nous sauveraient. Elle traîna en longueur et le souper, et la conversation qui le termina, elle retint les convives sous divers prétextes, elle devint gaie, elle fit raconter à

Philippe ses voyages et demanda au prince de le reprendre s'il se trompait.

Philippe, au contraire, eût voulu les mettre à la porte. Il répondait de mauvaise grâce, il regardait la pendule, enfin, il poussa presque son illustre ami hors de l'hôtel lorsqu'il alla le reconduire.

Madame de Kœnisgmarck rentra chez elle pour écrire. Malgré sa surveillance, elle était loin de se douter d'un coup aussi hardi, et, confiante en l'honneur de son fils, comme en la vertu de Nisida, elle ne poussa pas ses investigations maternelles jusqu'à la chambre de la jeune fille à l'heure du repos.

Lorsque tout fut endormi dans la maison lorsqu'il eut entendu les derniers domestiques rejoindre leurs lits, et qu'il se fut assuré qu'il n'avait rien à craindre, le comte ouvrit doucement sa porte. Il écouta longtemps avant de sortir; il avait un corridor à traverser, l'appartement de Nisida touchait à celui de sa mère et de ses sœurs, le moindre bruit pouvait tout perdre. Il retenait sa respiration et marchait sur la pointe de ses pieds; déjà il apercevait la porte, déjà il touchait presque la clé, lorsqu'il l'entendit tourner doucement dans la serrure, et elle s'ouvrit d'elle-même, Nisida était devant lui.

— Ah! dit-elle, pâle et tremblante,

n'allez pas plus loin, Philippe, je vous en conjure, j'allais au-devant de vous pour vous arrêter, je ne puis vous recevoir ainsi.

Pour toute réponse, il la poussa légèrement du doigt, et rentra après elle.

Pauvre Nisida ! elle n'eut pas la force de le renvoyer!

## V

### Les bons sont maladroits.

L'électrice n'eut pas de peine à obtenir la certitude de ce qui se passait, seulement elle ignora longtemps la part que madame de Platen y avait prise. Elle sut où se cachait cet amour adultère, elle sut quel en était

l'objet; son premier mouvement fut de mander la grande maîtresse et de lui administrer le plus magnifique savon que jamais tête couronnée ait donné à une complaisante.

— Il faut que votre nièce parte, et à l'instant, madame, à ce prix, je ne révélerai rien à l'électeur. Si, dans vingt-quatre heures, cette fille est encore à Hanovre, c'est moi qui me charge de la faire partir.

La grande maîtresse jura sur tous les tons qu'elle ignorait, qu'elle ne voyait point sa nièce, que celle-ci avait fait pour résister au prince, d'après ses sages conseils, qu'elle s'était même mise en fuite pour se

dérober à ses empressements, mais qu'il avait su la reprendre et l'entraîner par un amour frénétique.

— Depuis ce temps, madame, nous avons cessé de la recevoir, la comtesse de Platen et moi, je lui ai interdit ma maison et celle de la comtesse lui est fermée, elle vit dans la retraite, j'ignore même à quel endroit, je n'ai pas voulu le savoir, tant sa conduite me fait horreur.

— Informez-vous-en, alors, et qu'elle parte. Je ne vous reverrai qu'à ce prix.

L'orage était prévu et paré d'avance. La tante et la nièce s'entendaient à merveille, et l'une et l'autre n'étaient point

femmes à se tourmenter de si peu. On connaissait l'électrice, il suffisait d'un problème algébrique ou d'une nouvelle découverte en astronomie pour lui faire tout oublier. Madame de Platen chargea de lui fournir ces deux distractions. Elle fit mettre dans la gazette de Hollande des lettres scientifiques qu'elle paya bien et qui absorbèrent l'attention de la princesse, à qui le manuscrit en fut communiqué le jour même par un de ses correspondants. Aussi, quand Dorothée vint, pleine de confiance, réclamer l'effet de ses promesses, elle la trouva ensevelie dans sa lecture.

— Je ne sais rien de nouveau, madame, lui dit-elle, et ce que j'étudie là est fort important.

— Mais moi, je sais, répliqua la jeune femme, et c'est bien plus important que vos études. Cette fille rentre demain à la cour.

— Allons donc ! c'est impossible, j'ai ordonné qu'on la chassa !

— Elle rentre demain, vous dis-je, elle viendra à votre cercle, couverte de diamants, dans une parure à écraser les nôtres. Elle y viendra, non plus comme fille d'honneur, mais simplement comme la baronne de Schulembourg, noble demoiselle Allemande, l'électeur de Hanovre, son souverain.

— Cela ne se peut pas.

— Cela est certain. Ne ferez-vous rien pour l'empêcher ?

— J'ai donné des ordres à sa tante, elle doit avoir quitté la résidence. On ne se moquerait pas de moi à ce point.

— L'avez-vous fait, madame ?

— A la grande maîtresse elle-même, j'ai parlé hier matin, soyez tranquille.

Elle reprit sa lecture, sans s'occuper davantage de sa belle-fille, qui la regardait en pleurant.

— Je veux vous croire, madame, reprit celle-ci, en se retirant, mais si vous n'étiez pas obéie, si une pareille insulte m'était

faite, je vous le jure, je ne le souffrirais pas, et je m'inquièterais peu de l'éclat qui s'en suivrait.

Sophie-Dorothée quitta la chambre, cinq minutes après, l'électrice ne se souvenait plus qu'elle y était venue.

Tout était en mouvement à la cour, le prince, prévenu par Mellusine de ce qui se préparait, des ordres donnés à sa tante, fit les plus horribles serments de vengeance si sa mère ou sa femme se permettaient la moindre désapprobation. Il ordonna à mademoiselle de Schulembourg de rester à Hanovre et de paraître au cercle, ainsi qu'il l'avait décidé.

— Soyez belle, soyez hardie, montrez-vous ce que vous êtes, et reposez-vous sur moi. Si la haine et la jalousie vous attaquent, je serai là, et, je vous le jure, elles ne vous attaqueront pas deux fois.

Mellusine ne demandait pas mieux. Elle avait maintenant toute honte bue. Beaucoup par calcul et par effronterie, un peu par amour, elle voulait montrer l'empire qu'elle avait sur Georges, elle voulait l'emporter sur la princesse en beauté et en parure, elle voulait même humilier la comtesse de Platen, qui n'avait jamais été soutenue ainsi par son royal amant.

Une heure avant le cercle, la grande

maîtresse vint près de l'électrice, les yeux baignés de larmes qu'elle n'avait pas répandues, et profondément humiliée d'une humiliation qu'elle ne ressentait point. La princesse n'avait pas même songé à sa toilette, elle était dans son observatoire par une nuit propice pour suivre la découverte nouvelle et la présentation était bien loin de sa pensée.

— Madame, dit la baronne, après une profonde révérence, c'est le cœur brisé que j'accours à vous.

— Pourquoi ? demanda l'autre regardant toujours sa planète.

— J'ai exécuté les ordres de Votre Altesse Électorale.

— Je n'en doutais pas, n'en parlons plus.

Mais, madame, bien que j'aie employé tous les moyens possibles, je n'ai pu réussir à ce que je désirais. Son Altesse le prince Georges était présent, il m'a imposé silence, il m'a dit que mademoiselle de Schulembourg était sous sa protection et que personne n'avait le droit de s'occuper d'elle, il m'a dit qu'il ne souffrirait pas qu'on la contrariât en rien et il a terminé par une invitation de me retirer, si je ne voulais pas être mise à la porte par ses gens.

— Il a dit cela! je n'en suis point étonnée, il n'a jamais été poli.

Puis se tournant vers un savant qui travaillait avec elle, elle lui passa le télescope, en ajoutant :

— Tenez, monsieur, je crois qu'en effet il se lève là-bas près de l'anneau de Saturne.

— Madame, reprit la grande maîtresse, ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Je crains que, malgré vos ordres et mes prières, mademoiselle de Schulembourg ne paraisse ce soir au palais.

— L'impertinente ! Il y a un moyen de l'en empêcher ou du moins de rendre sa

démarche inutile, je n'irai pas au cercle, je ferai dire à ma belle-fille de n'y point aller non plus, il n'y aura que l'électeur et cet entêté, l'énormité sera moins grande; quand j'aurai fini ce qui m'occupe à présent, pour le cercle de la semaine prochaine, j'aviserai.

On lui eut dicté sa réponse qu'elle n'eut pas été plus conforme à leurs désirs. La grande maîtresse s'inclina plus profondément encore.

— Votre Altesse Électorale daigne donc me pardonner? Elle n'exige pas que je lui remette ma démission.

— Non, non, ma chère baronne, ce n'est pas votre faute, il faut s'en prendre à mon fils et non à vous, soyez tranquille je ne suis point mécontente, je le connais. Prévenez que l'électeur seul et le prince Georges tiendront le cercle, je vais envoyer chez ma belle-fille, la commission ne serait pas agréable pour vous. Dites à mon antichambre qu'on ne laisse entrer personne, voilà une nuit superbe et je serais désolée de la perdre.

Et la bonne électrice oublia les choses de la terre, qui lui importaient fort, pour les choses du ciel, qui ne la regardaient pas du tout. Tant il y a, et cela est malheureux, que les demi-savants, quelques spirituels

qu'ils soient du reste, ont toujours un coin de ridicule.

L'heure du cercle arriva. La princesse Dorothée avait reçu le message de l'électrice, qui la priait de ne point aller au cercle ce jour-là, parce qu'elle n'y allait point elle-même, sans lui donner d'autre explication. Elle courut chez elle et trouva sa porte close. Son Altesse était à son observatoire, il n'était pas permis de la déranger. En vain elle insista, non seulement huissiers et valets furent inexorables, mais pour plus de sûreté encore les verroux étaient tirés en dedans et l'électeur lui-même ne les eut pas fait ouvrir.

— Que faire donc? disait la jeune femme

à mademoiselle de Kensebeck. Si je ne vais point au cercle, et que cette fille y arrive, on dira que je la crains et que je lui cède la place.

— Madame l'électrice n'y étant point, elle restera chez elle, répondit la confidente, qui désirait épargner une telle douleur à son amie. Je crois que vous ferez bien de l'imiter autant.

— Mais c'est intolérable, Kensebeck, je suis trop malheureuse.

— Certes, madame, vous ne pouviez pas vous attendre à une semblable rivalité. Il y a dans tout cela une machination abominable.

— Madame de Platen, n'est-ce pas? eh bien! elle sera près de l'électeur, j'y veux aller rien que pour braver cette créature.

— Madame, songez à vos enfants! M. l'électeur peut tout encore. Si vous avez à combattre Son Altesse le prince Georges, au moins ne vous aliénez pas son auguste père, c'est votre seul appui. D'ailleurs, la comtesse n'est peut-être pas coupable, pourquoi la condamner d'avance?

— Tiens, Kensebeck, je ne sais ou j'en suis. J'ai envie de me retirer à Celle, chez mon père.

— N'en faites rien, madame, n'abandon-

nez pas le champ de bataille, vous perdrez tout.

— Allons! je suivrai tes conseils, mais je suis trop malheureuse. Ah! que les couronnes sont garnies d'épines et que la destinée d'une dame est bien plus heureuse que la mienne! Comme on doit être bien dans un château que je sais, avec un mari qu'on aime, qui n'est point prince et qui ne commande pas en despote. Qu'ai-je fait? pourquoi me suis-je laissée éblouir? — Tiens, ces pensées ne valent rien, va me chercher mes enfants.

La princesse passa la soirée dans son appartement, seule avec son amie et ses

deux petits anges. Elle pleura beaucoup et ne reçut personne, ce qui lui arrivait souvent depuis ses chagrins.

Cependant, à l'heure habituelle, les portes du palais s'ouvrirent, et la foule élégante s'y précipita. On parlait beaucoup, on s'inquiétait de ce qui arriverait, les princesses ne venant pas, il s'y trouvait moins de femmes; cependant, les plus curieuses et les plus hardies, les plus à la mode, étaient là, on voulait voir. On attendait Leurs Altesses, la comtesse de Platen entra seule, un peu après tout le monde, et, comme on l'interrogea sur mademoiselle de Schulembourg, elle répondit qu'elle ne la voyait plus et qu'elle n'en savait pas plus que les autres.

Un chambellan annonça la venue prochaine de l'électeur, la cour se rangea autour de la galerie; juste à ce moment, au milieu du silence, la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer Mellusine, seule, éblouissante de parure et de beauté, l'air souriant et heureux, sans timidité, sans embarras, aussi à son aise que si elle eût été encore l'innocente jeune fille d'honneur qu'on avait connue. Elle marcha droit vers un groupe composé de ses anciennes amies, salua en passant madame de Platen de la façon la plus aimable et la plus protectrice, ensuite elle se rangea près des dames qu'elle allait chercher, entamant la conversation avec une aisance infinie, et leur adressant les questions qui devaient davantage les intéresser. Elles les

trouvèrent très embarrassées au contraire, néanmoins elles lui répondirent de leur mieux. On ne savait ce qui allait advenir, en quelle position se trouvait la belle effrontée, le plus sage était de temporiser, sauf à lui tourner le dos si la faveur ne lui venait point.

Les deux battants s'ouvrirent et on annonça :

— Son Altesse Électorale !

Il entra, ayant à sa suite les dignitaires de sa cour, et à côté de lui le prince Georges radieux. Le coup d'œil allait être digne d'observation. Le père passa d'abord, il s'attaqua aux femmes placées près de lui, tout

en cherchant madame de Platen, qui, en l'absence des princesses, présidait le cercle immuablement.

Il l'aperçut à l'autre bout du salon, entourée comme à l'ordinaire, et tenant le dé de la conversation. Une autre personne, un peu plus loin, lui parut tout aussi entourée, il reconnut mademoiselle de Schulembourg et fronça le sourcil.

— Allons, pensa-t-il, un autre embarras; pourvu que *la petite* ne soit pas assez sotte pour prendre mal cette incartade.

Et pour éviter la présentation, les phrases et les difficultés, il demanda son jeu sur-le-champ. Ce n'était le compte ni de Georges,

ni celui de Mellusine, il fallait qu'elle fut non point soufferte, mais admise. Le prince la regarda, regarda madame de Platen, qui avait déjà pris sa place à côté de l'électeur, et s'avançant vers elle, il lui dit tout bas :

— Appelez donc Mellusine, chère comtesse, et présentez-la vous-même à mon père.

— Mademoiselle de Schulembourg est toute présentée, monseigneur, elle n'a qu'à venir, elle n'est point empruntée, ce me semble, et n'a pas besoin qu'on la protége.

Le prince, étonné de cette réponse à laquelle il était loin de s'attendre, regarda sa maîtresse, et trouva dans sa beauté

même, dans sa toilette l'explication de cette colère.

— Ah! répliqua-t-il, je comprends, ma chère comtesse, les astres rivaux ne se prêtent pas mutuellement leurs lumières. J'essayerai donc moi-même ce que vous refusez.

Il fit un signe à Mellusine, qui le comprit et qui s'avança insensiblement vers lui, pendant qu'il s'avançait vers elle. Ils se rencontrèrent au milieu du salon, mademoiselle de Schulembourg lui fit un salut respectueux et plein de grâces, avec une nuance de familiarité qui n'échappa à personne, tous les yeux se fixèrent sur cette révérence, même ceux de l'électeur, qui ne savait où l'on en voulait venir.

— Mademoiselle, dit le prince, vous voilà donc de retour ! il y a mille ans qu'on ne vous a vue.

— J'ai été malade et absente, monseigneur, mais, à présent que je suis revenue, c'est pour toujours, je l'espère.

— Avez-vous salué Son Altesse ? a-t-elle vu la nouvelle beauté qui paraît à sa cour ?

— Je n'ose approcher de Son Altesse Électorale à son jeu, ce serait le déranger, peut-être.

— Ce sera, au contraire, lui être très agréable, et je me charge de vous introduire ; tentez la fortune avec moi, il est impossible qu'elle vous résiste.

Cette conversation avait lieu à voix haute, avec affectation, chacun put l'entendre, on vit ensuite le prince la continuer en marchant vers la table de lansquenet, où son père était assis, mademoiselle de Schulembourg le suivait, l'électeur releva la tête et se trouva en face d'elle, il lui fallut accueillir la nouvelle venue, sous peine de casser les vitres. Le bon prince était peu scrupuleux en toutes choses, il aimait la tranquilité, il craignait surtout le caractère fougueux de Georges, et puis Mellusine était si belle qu'il ne put s'empêcher de le lui dire. A dater de ce moment, la position fut emportée, et madame de Platen, elle-même, malgré sa mauvaise humeur, n'osa pas s'y opposer.

Le reste de la soirée, la maîtresse du prince électoral devint l'objet de tous les hommages, Ernest de Groote s'était prudemment abstenu de paraître, lui seul manqua à cette fête. La comtesse retournait souper chez elle, l'électeur devait y venir avec presque toute sa cour. Elle fut obligée d'inviter Georges et Mellusine, sous peine de passer pour une jalouse et une envieuse, hors l'envie, la jalousie suppose une infériorité, et c'est ce que la comtesse n'acceptait à aucun prix, bien qu'elle eut pu être la mère de sa jeune rivale.

On se rendit à son hôtel. L'électeur la prit dans son carrosse, comme il en avait l'habitude, Ernest-Auguste y appela son fils, le-

quel, avant d'y monter, donna la main à mademoiselle de Schulembourg et la fit asseoir en face de son père et de la comtesse de Platen. Ainsi s'intronisa cette illustre partie carrée.

## VI

**Les mauvais sont habiles.**

La première personne que Dorothée vit le lendemain à son réveil fut la grande maîtresse, qui vint prendre ses ordres. Elle paya d'effronterie et attendit de pied ferme les questions qu'elle ne pouvait éviter. La

princesse lui demanda sur-le-champ si elle avait été au cercle la veille.

— Non, madame, répondit la fine mouche, qui en effet s'était gardée d'y paraître. Madame l'électrice et Votre Altesse Royale n'y étant point, j'ai cru que je pouvais m'en dispenser.

— Alors, vous ignorez s'il était nombreux.

— Je l'ignore absolument, madame, je n'ai vu personne ce matin.

Il va sans dire qu'elle savait tout.

Mademoiselle de Kensebeck, entra le visage bouleversé.

— Qu'y a-t-il, demanda Dorothée, que t'est-il arrivé ma fidèle amie ?

— Rien, madame, une petite discussion avec mademoiselle de Muller, que j'ai rencontrée, je me suis emportée comme une sotte et cela me donne l'air furieux à bon marché.

— Est-ce bien sûr ? reprit la princesse alarmée de tout.

— Si sûr, madame, que tout le service m'a entendue et que l'on peut vous en rendre compte.

— Le prince électoral a-t-il envoyé chez moi ce matin ?

— Non, madame.

— A-t-il reçu ses enfants lorsqu'on les a menés lui présenter leurs devoirs ?

— Non, madame, Son Altesse dormait encore.

Ces questions et ces réponses étaient invariablement les mêmes depuis bien des mois. La princesse soupira et parla d'autre chose, mais cette autre chose ne sortit pas du même cercle d'idées.

— Kensebeck, as-tu su des détails sur le cercle d'hier ?

— Non... oui... non, madame.

— Pourquoi ne pas parler franchement, je vois dans tes yeux baissés que tu me caches la vérité. Qu'y a-t-il? Si tu es mon amie tu me la dois pourtant, parle.

— Madame....

— Parle donc, cette fille y était, n'est-ce pas?

— Mais, madame....

— Elle y était, j'en suis sûre. Madame la baronne, vous devez le savoir, répondez, je vous l'ordonne.

— Madame, j'ignore absolument.... je n'y étais pas.

— Alors c'est donc toi, Kensebeck, dis-le, je t'en supplie, je le veux. Tu me fais cent fois plus souffrir en te taisant — ne faut-il pas que je le sache? et ne vaut-il pas mieux me le dire à temps? au moins je sauverai ma dignité à défaut de mon bonheur.

— Eh bien! madame, elle y était.

— Ah! elle y était!... et vous l'ignoriez, madame?

— Madame, je jure à Votre Altesse Électorale....

La sotte fille, ajouta-t-elle en pensée, je voudrais être à cent pieds sous terre.

— Achève, Kensebeck, comment les choses se sont-elles passées ?

— Votre Altesse Electorale veut savoir....

— Tout, il faut que je sache tout, pour agir en conséquence.

La grande maîtresse salua et se dirigea vers la porte.

— Ne sortez pas, madame, puisque vous ignorez la conduite de mademoiselle votre nièce, il est bon que vous l'appreniez, c'est aux familles à intervenir, en pareil cas, et je ne doute pas que vous le fassiez. J'écoute, Kensebeck, et surtout ne me cache rien, il y va de mon honneur.

Mademoiselle de Kensebeck raconta avec l'accent de l'indignation, ce qu'elle avait appris d'un témoin oculaire sérieux et dévoué à Sophie Dorothée. Elle lui dit et le cercle et ce qui l'avait suivi. Le départ pour l'hôtel de Platen, dans le carrosse de son beau-père, la composition de ce carrosse, les compliments adressés par l'électeur à son mari, après le dessert, enfin l'entente complète des deux illustres couples et les parties formées pour l'avenir. La princesse écouta en pâlissant de plus en plus, elle ne dit pas un mot, ne fit pas même une observation, seulement, elle appela ses femmes et donna ordre qu'on l'habillât sur-le-champ.

Une fois prête à sortir, elle refusa son

déjeûner, demanda sa maison en cérémonie, la grande maîtresse en tête, ensuite elle se fit suivre de tout ce monde et se présenta, ainsi accompagnée à la porte de l'électeur. On lui dit qu'il était au conseil.

— Allez prévenir Son Altesse Électorale, monseigneur l'électeur de Hanovre, que la princesse Sophie-Dorothée de Celle-Lunebourg, demande à être entendue sur-le-champ, au conseil même.

L'huissier entra et transmit la commission qu'il avait reçue. En l'entendant, le vieux prince frappa un coup sur la table, et, se retournant vers le baron de Groote :

— Voilà que cela commence, dit-il, je

m'en doutais. Nous ne serons plus tranquilles à présent. Faut-il la recevoir ?

— Je crois que c'est indispensable, monseigneur, la princesse insistera, et puis il vaut mieux apprendre ce qu'elle désire.

— Faites entrer la princesse Dorothée, dit le prince à l'huissier, Mon fils avait bien à faire de s'éprendre tout haut de cette jolie fille. On ne trouve pas toujours des savantes comme l'électrice, qui ne se soucient point de ce monde.

Sophie-Dorothée entra, seule, avec mademoiselle de Kensebeck. Elle salua noblement son beau-père, qui lui fit avancer un fauteuil, et qui permit ensuite aux conseillers de s'asseoir.

— Qui nous procure le bonheur de vous voir, madame, et que désirez-vous de moi ?

— Monseigneur, je viens vous demander la permission de partir aujourd'hui même pour retourner à Celle, chez le duc de Lunebourg, mon père.

— Partir, ma fille ! et pourquoi cela ? quitter votre époux, vos enfants ? nous enlever la joie de notre cour, car vous l'êtes, je ne le souffrirai pas ; d'ailleurs, je ne vois pas qu'il soit si pressé à vous d'aller à Celle. Mon frère se porte bien, la duchesse votre mère également, un peu plus tard peut-être, si vous souhaitez les voir, ce qui est très naturel, nous en causerons.

— C'est aujourd'hui même, monsieur, qu'*il faut* que je parte, ce voyage ne souffre aucun retard.

— Cependant je ne puis vous le permettre.

— Alors, monsieur, j'aurai le regret de vous désobéir, car je partirai néanmoins. J'ai reçu hier une insulte qu'une femme, une princesse ne peut souffrir, et à moins que vous ne chassiez de votre capitale, la fille insolente qui a osé me braver en face de toute votre cour, je la quitte à jamais, choisissez.

— Qui donc vous a manqué de respect, madame? Où donc? Comment?

— Vous ne le savez que trop, monsieur, vous dont la présence a autorisé cette impertinente fête.

— Je ne comprends pas, reprit encore le vieillard, reculant l'explication de tout son possible.

— Vous me forcez à dire ce que je voudrais taire, monsieur, vous avez reçu hier à votre cercle la maîtresse de votre fils, de mon mari, vous l'avez recueillie dans votre carrosse, vous avez passé la nuit à jouer et à rire avec elle, sans respect pour les liens qui m'unissent au prince, sans penser à l'injure que vous me faisiez et qui rejaillissait jusque sur vous. Je vous demande justice de

cette fille, je vous la demande sur-le-champ, et si vous me la refusez, j'irai la demander à mon père.

— Mon Dieu! madame, vous prenez trop gravement les choses. Je ne sais pas si cette jeune fille est la maîtresse de mon fils, je ne l'ai point entendu dire. Elle est belle, elle a de l'esprit, elle appartient à une noble maison, je ne vois pas pourquoi je l'aurais repoussée. Maintenant que j'apprends votre dépit, je ne la recevrai point pour vous complaire. Et encore cela est-il vrai? Ne vous a-t-on point trompée? les apparences abusent souvent.

— Je ne suis que trop certaine, monsieur.

Elle lui donna les détails les plus positifs sur les relations du prince et de Mellusine, sur la maison qu'elle habitait, sur les présents qu'elle avait reçus; il ne fut plus permis au père de nier, ni d'avoir l'air de conserver un doute.

— Rentrez chez vous, ma fille, et calmez-vous. Je vais parler au prince électoral. Désormais vous n'aurez plus à vous plaindre de lui, ou du moins, je saurai le forcer à respecter les apparences et pour vous et pour moi.

— Puis-je y compter, monsieur ?

— Sur ma parole de prince.

La jeune femme se retira avec le même cérémonial qu'elle était venue. Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, accablée par la contrainte qu'elle s'était imposée et par ce qu'elle avait souffert; elle se trouva mal. Mademoiselle de Kensebeck, après l'avoir rappelée à la vie, alla de sa part prier l'électrice de vouloir bien la venir voir, on l'avait fait coucher, une fièvre ardente s'était déclarée. L'électrice laissa les télescopes et arriva tout éperdue.

— Madame, lui dit Sophie Dorothée en pleurant, on vous a appris ce qui s'est passé, je suppose, au cercle; ce souper, la façon dont l'électeur l'a accueillie et leur intimité à tous les quatre, vous allez aider à notre vengeance, n'est-il pas vrai?

— Ma chère enfant, si vous êtes raisonnable, vous m'imiterez, vous ne ferez point de bruit, plus vous vous plaindrez, plus vous vous fâcherez haut, plus cette fille prendra d'empire. L'électeur et moi, nous allons exiger le mystère, il faudra bien qu'il nous obéisse. Croyez-moi, n'en demandez pas davantage, vous êtes jeune, vous êtes belle, il vous reviendra lorsque vous n'aurez point l'air de vous en occuper; me le promettez-vous?

— Hélas! madame, il est bien dur de laisser cette créature triompher de moi.

— Ma chère belle, on s'y accoutume, est-ce que la Platen ne triomphe pas depuis

plus de dix ans? J'en ai beaucoup souffert, aujourd'hui cela m'est à peu près égal. Nous autres, honnêtes femmes, nous trouvons des consolations ailleurs; on nous estime, on nous plaint, on nous vénère, on nous aime aussi, et puis on cherche à nourrir l'esprit à défaut du cœur, c'est ce que j'ai fait, faites comme moi, d'ailleurs vous avez vos enfants.

— Je tâcherai, madame, répliqua la triste Dorothée, mais je ne sais si je pourrais prendre mon parti aussi facilement que vous.

Le soir même, le prince fut mandé par son père et sa mère, assistés de M. de Groote,

Il écouta sans répondre, enfin, comme l'électrice insistait, il se tourna vers elle et lui dit :

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame.

— Comment, ce que je veux dire? je dis ce qui est vrai, ce qui est certain, et je vous prie d'entendre ce que je vous dis. Que mademoiselle de Schulembourg ne vienne plus au palais, parce qu'elle n'y sera pas admise, je ne veux point la recevoir, et l'électeur ne la recevra pas non plus.

— Mais pourquoi! et qu'est-ce que cela me fait?

— Mademoiselle de Schulembourg est votre maîtresse, et vous avez osé la présenter à votre père.

— Mon Dieu! madame; cela est faux, mais quand il serait vrai que mademoiselle de Schislembourg eut des bontés pour moi, je pourrais bien la présenter à mon père, qui vous a présenté madame de Platen, que vous avez reçue.

Cette réponse insolente exaspéra l'électeur.

— Monsieur, dit-il, n'oubliez point ce que votre mère vient de vous signifier, faites ce qui vous plaira en secret, je n'ai ni le droit, ni l'envie de vous en empêcher,

vous me désobéiriez, mais que cette donzelle ne reparaisse jamais devant moi, car je vous en donne ma parole de prince couronné, je la fais chasser par les hallebardiers et fouetter même au besoin, comme une fille perdue qu'elle est ; vous m'avez entendu, ne répliquez pas.

Le prince ne répliqua pas en effet, mais il alla directement chez Mellusine, où il eut un accès de fureur épouvantable, elle se hâta de le calmer, en lui jurant qu'elle n'y tenait point, qu'elle avait paru une fois, et que cela suffisait, qu'elle préférait leur intimité et les quelques amis qui la partageaient.

— Quant à la princesse Dorothée, je la

respecte infiniment, je trouve qu'elle a le droit de se plaindre, et à sa place je me plaindrais tout autant qu'elle. Lorsqu'on a été aimée de vous et qu'on cesse de l'être, il est difficile de s'en consoler. Elle peut m'accuser sans que je le lui rende, et si jamais elle avait besoin d'indulgence à son tour, ce n'est pas moi qui vous pousserai à la sévérité.

Ce trait lancé de loin et avec adresse, ne fut point perdu pour l'avenir.

— Avez-vous récrit à Philippe de Kœnisgmarck, demanda tout bas madame de Platen à Ernest de Groote, pendant que le prince et sa maîtresse s'expliquaient.

— Oui, madame, il a reçu la lettre, et je crois qu'il accepte sa place, qu'il viendra.

— Alors tout est pour le mieux, et nous courons une belle revanche.

## VII

### Un page d'aventurier.

La joie de Charles-Jean, en reconnaissant la comtesse, ne peut se décrire, il la tint serrée dans ses bras, la couvrit de baisers en la remerciant de la plaisanterie charmante qu'elle avait imaginée.

— Une plaisanterie! dit-elle, rien n'est plus sérieux.

— Comment sérieux, vous, mon page?

— Oui, moi, votre page, il en sera ainsi, parce que je le veux, à moins que vous ne me chassiez.

— Mais c'est une folie impossible!

— Mon beau comte, vous m'aimez, je n'en doute pas, et vous ne pouvez douter que je vous aime éperduement. Je veux vous voir heureux, vous ne pouvez l'être sans les aventures, sans la guerre, la vie tranquille vous est odieuse, même avec l'amour, vous m'eussiez quittée ou vous eus-

siez fait un sacrifice, de cette façon, nous n'en ferons ni l'un ni l'autre. J'ai décidé que je vous suivrais.

— Me suivre !

— Oui, vous suivre, et partout, partager tous vos dangers, telle est mon envie et mon désir, telle est ma résolution arrêtée. Je suis libre et maîtresse de mes actions, nul n'a le droit de m'en empêcher, ni de les contrôler en quoi que ce soit.

— Mais la comtesse de Southampton ne peut suivre le comte de Kœnisgmarck sans appeler sur lui l'attention générale, une femme ne va point à la bataille, une femme

ne voyage qu'avec une suite selon son rang.

— Le page Isabeau peut aller partout, il n'est ni embarrassant, ni gênant pour personne, on le reçoit avec son maître sans conséquence, c'est un bel habit que celui là, et une belle profession que celle de page d'un aventurier, je l'embrasse.

Le comte l'écoutait, la regardait en extase. Une semblable preuve d'amour était si rare et si désintéressée. Tout quitter, tout sacrifier, pour un homme, sublime folie! dont l'abandon est presque toujours la récompense, dont l'ingratitude est le salaire et dont cependant, l'expérience des autres

ne guérit pas les cœurs dévoués. Le premier mouvement de Kœnisgmarck, après la reconnaissance, fut de refuser.

— Je ne puis accepter cela, dit-il.

— Vous ne m'aimez donc point et vous ne vous sentez pas assez de tendresse dans l'âme pour me payer de ce que vous appelez un sacrifice et de ce que j'appelle le bonheur !

— Moi ! mais je vous aime, plus que ma vie, plus que.....

— Pas plus que la gloire, reprit-elle, amèrement.

— Plus que la gloire, car sans vous, je serais parti, car sans vous je l'aurais cherchée cette gloire, mon idole avant de vous connaître, avant de vous adorer. Ah ! vous, qui lisez si bien dans mon cœur, mon Isabelle, comment n'y voyez-vous pas l'amour immense qui me dévore ? Comment ne voyez vous pas que vous y régnez en souveraine et que votre puissance l'emporte sur le soin de mon honneur même. On dit de moi, j'en suis sûr, qu'après de si brillants débuts, je me suis lassée bien vite. On m'accuse d'insouciance, de paresse, de pis encore peut-être, peu m'importe ! c'est pour vous, ah ! c'est vous qui êtes une ingrate d'en douter.

Isabelle, l'écoutait avec délices. Ces pa-

roles d'amour, dans une bouche chérie, sont les plus délicieuses à entendre. Elle resta quelques instants sans répondre, absorbée dans son bonheur, enfin elle lui tendit la main avec la loyauté d'un ami.

— Acceptes-tu ? demanda-t-elle.

— Oui, j'accepte, oui, je te remercie, oui, j'attache, je lie à jamais nos deux existences l'une à l'autre. Le plus beau jour de ma vie sera celui ou vous daigneriez accepter mon nom.

— Ah ! Charles ! s'écria-t-elle, ce serait le paradis sûr la terre, mais Dieu ne le voudrait pas, nous ne l'avons pas mérité.

Ils restèrent ensemble de longues heures, pendant lesquelles leur avenir fut décidé. La comtesse décida qu'elle annoncerait son départ, qu'elle partirait en effet, et qu'à Padoue elle quitterait son équipage, qui l'irait attendre en Angleterre, pour la rejoindre à un lieu fixé. Kœnisgmarck devait s'embarquer d'avance, à grand bruit, pour Naples, on le croirait en cette ville, tandis qu'ils partiraient ensemble mystérieusement pour l'Espagne, qu'ils voulaient visiter au beau temps de leurs amours. L'Espagne, encore comptée au nombre des puissances européennes alors, est toujours la terre classique des sérénades, des passions romanesques et aventureuses. C'était pour eux une grande fête de cœur que

ce voyage. Le comte trouverait peut-être quelque occasion de dégaîner; le vaillant page n'était point femme à l'en empêcher, au contraire, les dames de ce temps conservaient encore les errements de la chevalerie, elles mettaient volontiers l'épée à la main de leurs amants, et un homme sans courage ne pouvait jamais prétendre à leurs bonnes grâces.

Bontemps, en voyant sortir le page, enveloppé de nouveau du carapouf, et après une aussi longue audience de son maître, ne savait que penser de ce personnage.

En passant auprès de lui, *Isabeau* leva sa houssine.

— Monsieur Bontemps, si vous ne marchez pas droit!...

— Croyez-vous que je le souffrirai, gringalet? répliqua vivement le brave, auquel le sang de Bassompierre monta aux joues.

— Je t'ai déjà dit que monsieur était gentilhomme, dit son maître, en s'efforçant de rester sérieux.

— C'est possible, monsieur, mais je suis un vieux soldat et je ne me laisse pas frapper.

— Même par une main telle que celle-ci? reprit le comte, en lui montrant celle de sa maîtresse.

— Ah! miséricorde! quel fainéant! C'est une vraie main de dame, et nous ne ferons jamais rien de lui. Il n'a donc pas touché une épée ou une cuirasse depuis qu'il est au monde? Monseigneur, votre page se mettra au lit quand nous nous battrons.

— Ah! que non! mon brave Bontemps, et que je vous suivrai bien partout, si je ne vous devance pas! s'écria la comtesse, en relevant son capuchon, et en éclatant de rire.

— Madame la comtesse est-il possible?

— Moi-même, Bontemps, mais pour le comte et pour toi seulement, pour tout au-

tre le page Isabeau Maton, fils d'un gentilhomme du Devonshire, confié par son père à monsieur le comte pour faire ses premières armes.

— Ah ! madame, madame! monsieur le comte, je ne suis pas... je ne comprends pas....

— Est-ce que tes maîtresses n'en feraient pas autant pour toi, Bontemps?

— Mes maîtresses ! madame, je n'en ai plus, ma femme m'a dégoûté des autres.

Quinze jours après, M. de Kœnisgmarck prit officiellement congé de ses connais-

sances à Venise, il retint passage à bord d'un bâtiment en partance pour Naples, tandis que madame de Southampton retournait en Angleterre. On les crut ou on en fit semblant, ce qui revint au même pour eux; d'ailleurs, s'inquiétaient-ils des autres.

Le comte revint en secret à Venise, il se cacha dans une maison du Ghetto, où certes, personne ne l'eut cherché, parmi les juifs. Il se déguisa, et vit la comtesse en secret, ce furent des joies et des ravissements inconcevables, il faut les avoir éprouvés pour les comprendre. Lorsque la comtesse partit, il la suivit déguisé encore jusqu'à Padoue, personne n'eut deviné le beau,

le brillant Kœnisgmarck sous les habits d'un vieil usurier, enfant de Moïse, avec une barbe blanche et d'affreux habits.

Madame de Southampton congédia ses gens, sous prétexte d'un long traitement à suivre en secret à l'académie de médecine pour une maladie qu'elle n'avait pas. Dès qu'ils furent seuls, libres, les amants se réunirent, la fidèle suivante d'Isabelle, sa confidence ne la voulut point quitter.

— M. le comte est bien assez grand seigneur, pour avoir deux pages, madame, et puisque malgré mes avis, vous voulez faire cette folie, je ne puis vous laisser seule, que deviendriez-vous, mon Dieu ! Je vous

suivrai plutôt à pied, je mendierai sur la route si vous m'en refusez les moyens, mais vous ne partirez pas sans moi.

Quand on aime bien, on a le cœur ouvert à toutes les impressions généreuses. Ils furent touchés de ce dévoûment, et, après quelques refus encore, ils l'acceptèrent. Mary fut habillée moins élégamment que sa maîtresse, mais dans le même style cependant. Ils essayèrent leur apparence dans quelques villes d'Italie avant de s'embarquer, ils allèrent porter leur bonheur quelques semaines à ce ravissant lac de Como, le plus beau lieu, le plus admirable que Dieu ait fait dans sa bonté pour la créature. Partout on fut la dupe de ce dé-

guisement. Les jolis pages furent regardés, suivis, trouvés les plus coquets et les plus fringants de leur espèce. Mais on n'eut point de soupçons, ou du moins on ne les fit pas connaître. Rien n'étant plus commun à cette époque que de voir des jeunes gens de grande maison, se mettre à l'école de l'honneur chez les seigneurs renommés et parmi eux certes, aucun n'avait une réputation plus brillante et plus méritée que Charles-Jean de Kœnisgmarck Après un dernier séjour à Gênes, ils s'embarquèrent pour Madrid.

## VIII

### Un sacrifice.

Philippe, en se trouvant seul, à une pareille heure, avec Nisida, oublia les motifs qui l'y avaient amené, les lettres qu'il voulait qu'elle vit, pour ne songer qu'à sa joie. La jeune et chaste fille effrayée de

ses transports, se recula en arrière et lui dit d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine.

— Qu'avez-vous à m'apprendre Philippe? je vous attends.

— Je ne sais plus qu'une chose, c'est que je vous aime, c'est que je ne puis vivre sans vous, c'est que vous m'avez juré de ne rien refuser à mon bonheur.

— Philippe, répliqua-t-elle, en souriant, ceci n'est pas nouveau, ce me semble, et il n'était point nécessaire de nous réunir au milieu de tant de périls pour nous le répéter. Quelles sont ces inquiétudes que vous

vouliez me confier, n'êtes-vous point ici pour cela ?

— Sans doute, mais je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je veux. Nisida écoutez-moi.

— J'écoute, voyons ces lettres.

— Vous l'exigez absolument ?

— Oui, je l'exige, je le veux.

— Nisida !

— Eh ! bien ?

— Vous ne m'aimez point, non, vous ne m'aimez pas, puisque vous pouvez songer à autre chose qu'à mon amour.

— N'est-ce point songer à votre amour, que de vouloir connaître vos chagrins, monsieur ? N'ai-je pas choisi ce rôle-là de préférence à tout et pouvez-vous trouver étrange que je le veuille remplir ?

— Ah! vous avez raison, toujours raison, ma chère Nisida, répliqua-t-il en passant sa main sur son front, comme pour chasser des images importunes, il faut que vous sachiez ce qui me menace, ce qui nous menace tous les deux, ensuite vous verrez si l'avenir de notre amour n'est point compromis, vous verrez si nous pouvons nous laisser séparer ainsi, vous verrez ce qui m'est offert et vous prononcerez vous-même sur mon sort.

— Oh! parlez, parlez, Philippe, je me meurs d'impatience.

— Lisez d'abord cette lettre, reçue ce matin par un messager inconnu, puis cette autre arrivée par la poste ce soir.

Nisida, lut :

« — Comte Philippe de Kœnisgmarck, re-
» tenez bien ce que vous allez lire, vous ai-
» mez Nisida de Reizoffen, un ordre de sa
» mère vous défend de penser à elle. Si vous
» persistez malgré cette défense à vouloir
» obtenir ce qui vous est interdit, la ten-
» tative manquée ne manquera plus. Nisida,
» vous sera enlevée et pour toujours cette
» fois et sans qu'il vous soit possible de dé-

» couvrir jamais ce qu'elle est devenue,
» vous voyez que toute la puissance de
» l'Empereur a échoué devant la mienne,
» j'ai su me dérober à toutes les recher-
» ches. Nisida disparaîtra comme moi.
» Quittez-la sur-le-champ, allez oublier
» loin d'elle ce fol amour auquel vous
» n'eussiez jamais dû penser, laissez la
» accomplir les belles destinées qui l'at-
» tendent, et ne vous opposez plus à son
» bonheur, si vous l'aimez. »

— Est-ce l'écriture de votre mère, Nisida ?

— Cela n'y ressemble pas, Philippe, on n'a pas cherché à la copier, elle n'a pas

voulu compromettre sa main, mais voilà ici en bas, un signe que je reconnais et qu'elle ajoute à toutes ses lettres en manière de seing. Ceci vient d'elle.

— Elle est donc impitoyable et veut nous séparer malgré tout ?

—Ne craignez rien, Philippe, mon amour sera plus fort que sa haine, quel est cette autre lettre.

— Celle-ci, reprit.il, avec un air visiblement embarrassé, celle-ci vient de Hanovre.

— Ah! il s'agit de la princesse Dorothée? demanda la jeune fille en affectant un air d'indifférence.

— Oui, il s'agit de la princesse Dorothée. On me tente, on me tente! .... lisez.

« — Philippe, voulez-vous retrouver vos
» belles amours, voulez-vous être heureux?
» voulez-vous oublier le passé et refaire un
» avenir nouveau? venez près de votre
» premier ami, de celui dont le dévoûment
» ne vous a jamais manqué et que vous re-
» trouverez le même. Une place de colonel
» aux gardes est vacante, demandez-la
» elle ne vous sera point refusée, et hâtez-
» vous d'accourir. Il se passe ici des choses
» qui vous donnent toutes les chances
» possibles de réussite, *on* est malheureux,
» dédaigné, *on* a parlé de vous plusieurs
» fois, *on* vous regrette, et il ne dépendra

» que de vous de reprendre la place que
» vous avez perdue. La cour est fort agréa-
» ble ; nous avons une quantité de jolies
» femmes, à la tête desquelles il faut placer,
» de toutes manières, la princesse Sophie
» Dorothée, c'est maintenant une merveille
» de beauté, une des plus admirables per-
» sonnes de toute l'Europe assurément.
» C'est du moins ce que disent les nom-
» breux voyageurs qui visitent Hanovre et
» que l'attrait du plaisir y retient. Ecrivez à
» l'électeur pour cette place ; je vous la ga-
» rantis, l'ayant demandée pour vous à la
» plus certaine autorité de la cour et de la
» ville. Si même, vous étiez retenu et que
» vous ne puissiez venir de suite, ne vous
» en tourmentez point, on laissera l'emploi

» vacant, jusqu'à ce que vous soyez dé-
» cidé à le prendre.

« Mais venez, venez !

« Celui qui vous est dévoué comme
» un frère. »

Nisida, après avoir lu deux fois cette lettre, la reploya sans rien dire, absorbée dans ses réflexions. Philippe, impatient, la regardait et semblait vouloir lire dans sa pensée.

— Eh! bien! dit-il.

— Eh! bien, Philippe, il faut partir pour Hanovre, il faut me quitter, puisqu'on vous

l'ordonne et que le bonheur vous attend près de celle que vous n'avez pas cessé d'aimer.

— Est-ce vous qui parlez, Nisida ? Est-ce vous qui pouvez renoncer à cet amour que vous m'avez voulu faire croire si grand, si désintéressé.

— Sera-t-il moindre parce qu'il se sacrifie, et si vous n'aviez pas le désir de céder à ces belles demandes pourquoi me les montrez-vous , pourquoi me demandez-vous mes conseils ? Il me semble qu'il n'y a pas besoin d'avis. Si vous hésitez, c'est que vous n'avez pas de parti pris, c'est que par conséquent, vous n'avez pas d'amour pour

moi, et, je vous l'ai dit, Philippe, je veux votre bonheur avant tout.

— Ingrate, injuste Nisida ! si je vous ai montré ces lettres c'est pour vous demander ce que vous m'ordonnez de faire, c'est parce que j'attendais de vous l'assurance que vous m'apparteniez en dépit des obstacles, et que rien ne saurait nous séparer jamais. Aller à Hanovre, chercher une autre femme, fût-ce la plus belle, la plus adorable de l'univers, lorsque vous me permettez de rester près de vous, lorsque vous m'aimez, serait-ce possible ? le pensez-vous, ma Nisida adorée ?

— Et si je n'étais pas près de vous, si je ne vous aimais pas, si vous aviez perdu

toute espérance de me plaire, que feriez vous, Philippe ?

— Je ne sais... je ne sais... je n'ose y arrêter ma pensée.

— Ah ! vous n'êtes pas même franc avec celle dont la vie tout entière vous appartient ! Vous me sacrifierez Dorothée, si je récompense ce sacrifice, mais, sans récompense, vous ne le ferez pas ; je vous comprends, moi ?

Philippe, on le sait, n'était plus le jeune homme sans expérience livré à un double amour et dominé de bonne foi. Il avait appris la science de la séduction, il calculait à présent. Il savait tirer parti de chaque

circonstance, et cette jalousie, qu'il n'avait point vue encore chez Nisida, lui sembla un excellent moyen de réussite. Je ne prétends pas dire qu'il ne l'aimât point, que son cœur fût desséché et corrompu ; telle n'est point ma pensée et telle n'était pas la vérité. Il cherchait à profiter des circonstances, à diriger les événements suivant son désir, voilà tout, la passion ne l'aveuglait plus assez pour dominer ses moyens, aussi était-il plus sûr de réussir.

— Mais, Nisida, reprit-il, que vous devrais-je si vous me repoussiez? une fidélité éternelle, et, *quand même* est-elle dans la nature de l'homme, est-elle dans la mienne surtout? dites-le, vous qui me connaissez si

bien. J'ai beaucoup aimé Dorothée, elle est belle, elle est puissante, elle me regrette, elle m'attend peut-être, elle ne serait pas aussi cruelle que vous, je ne sais... il se pourrait...

— Que vous me quittassiez pour elle, s'écria Nisida en se levant et en s'approchant de lui la main étendue, eh bien ! je ne puis me contenir davantage, je ne puis vous cacher ma pensée, Philippe, je vous en conjure, je vous supplie à genoux de n'y pas aller, de ne pas revoir cette femme, d'aimer, s'il le faut, toutes les autres, mais non celle-la.

— Pourquoi cette exclusion ? que vous a-t-elle fait ?

— Rien, rien, sans doute, mais un pressentiment que je ne puis ni vaincre, ni cacher, me dit qu'elle vous sera funeste. Il y a entre vous et elle une fatalité que je sens, que je devine et qui me glace le sang malgré moi. Elle est mariée, elle est princesse, son mari est tout-puissant, sa famille est puissante aussi, vous courrez mille dangers dans ce commerce, si on le découvre. Les amants des reines ont toujours un sort misérable, lorsque les reines, surtout, ont autour d'elles des gens intéressés par tant de raisons à les surveiller ; s'ils vous surprennent, ils vous tueront.

Philippe se mit à rire.

— Me tuer, moi! me tuer ! ma chère Ni-

sida, on ne tue pas un comte de Kœnisgmarck comme un manant ou un cuistre. Je me défendrai, et je sais, je crois, porter une épée.

— Quelle défense y a-t-il contre le poison, contre des assassins? Philippe, votre race n'est pas heureuse, la malédiction de la vieille femme à Prague, portera ses fruits, je l'ai dit à Dorothée, moi.

— Nisida, Nisida, vous vous créez des chimères ; rien ne m'attend à la cour de Hanovre, que les plaisirs et le bonheur. Nous ne sommes plus au siècle des guet-à-pens et des jalousies princières. Si vous me réduisez au désespoir, je demande le régiment

des gardes à l'électeur de Hanovre, si vous voulez me sauver de ce péril très imaginaire, j'en suis certain, cela dépend de vous.

— De moi, Philippe? vous savez bien que cela ne dépend pas de moi. Cette autre lettre ne vous l'a-t-elle pas suffisamment démontré?

— Il m'est démontré qu'on vous défend de m'appartenir, mais il ne m'est pas démontré que vous ne puissiez pas être à moi, si vous n'obéissez point à une loi injuste. A mon tour je vous dirai : si vous m'aimiez, vous n'hésiteriez pas.

— Qui vous parle d hésitation, mon Dieu! que puis-je, que dois-je faire? ma

tête et mon cœur sont un chaos, je ne sais plus ce que je dis, ni à peine ce que je pense. Philippe, ayez pitié de moi, si jamais je vous fus chère, n'allez point à Hanovre, quittez Vienne, s'il le faut, emmenez d'ici le prince Frédéric-Auguste, qui devient si dangereux pour Aurore, et laissez-moi prier votre mère de retourner avec nous à Agathembourg.

— Non, je ne vous quitterai, je ne vous laisserai partir que si je me rends à la cour de Hanovre. L'éternelle question de toute votre vie se présente de nouveau. Vous ou elle, je vous aime toutes deux, vous ne l'ignorez pas, si l'une m'échappe, il me faudra chercher l'autre; avez-vous donc oublié

nos confidences d'autrefois, et croyez-vous que je sois changé ?

— Oui, dit tristement Nisida, oui, vous êtes changé, Philippe, autrefois vous nous aimiez toutes deux, c'est vrai, mais avec quelle bonne foi, avec quelle loyauté vous m'ouvriez votre cœur ! Je savais toutes vos pensées ; bien loin de m'en cacher aucune, vous m'y laissiez lire comme vous-même, sans détours et sans feinte.

— N'en est-il pas de même à présent ?

— Non, vous avez des plans, vous avez des projets et vous les suivrez. Vous n'êtes plus mon Philippe, dont les défauts mêmes avaient des charmes pour moi, dont l'infi-

délité était pardonnée d'avance, parce que ma place m'était conservée au-dessus de toutes, et que quand l'amante était un instant oubliée, l'amie au moins ne l'était jamais.

Philippe la laissa dire sans l'interrompre, il se mit à genoux devant elle, les deux bras appuyés sur son fauteuil, les mains jointes et le visage bien près du sien; les yeux sur ses yeux, il lui parlait bas, il lui parlait longuement et elle écoutait avec bonheur, hélas! Peu à peu ses paroles persuadèrent un cœur qui ne demandait pas mieux que de l'être; elle partagea ses espérances, elle entra dans ses projets, elle accueillit ses prières, et après deux heures

de cette conversation intime à voix basse, ses pensées avaient fait place à celles de Philippe; elle ne comprenait pas ses inquiétudes, ses défiances, elle était aimée, elle l'était uniquement par lui. Il n'irait pas à la cour de Hanovre, il ne répondrait même pas à cette lettre, mais elle ne le quitterait plus désormais. Bravant toutes choses pour lui, elle vivrait de sa vie, elle refuserait tout ce qui pourrait les séparer; elle serait entièrement sienne enfin, ainsi qu'elle l'avait juré tant de fois. Pauvre Nisida!

Lorsque Philippe la quitta il était bien tard, quand ils se retrouvèrent au déjeûner de famille, il semblait radieux, les yeux de

Nisida étaient rouges, on voyait qu'elle avait pleuré, mais à son aspect un sourire illumina son visage et la rougeur qui couvrit son front la rendit plus belle encore.

# IX

## Le colonel aux gardes

Cependant nous l'avons vu, dans un précédent chapitre, Philippe avait répondu au baron de Groote, il avait accepté la place qu'on lui offrait et il annonçait son arrivée comme très prochaine. C'est que cette lettre

avait été suivie de beaucoup d'autres; c'est que les instances avaient été vives, c'est que près d'un an s'était écoulé depuis cette nuit où la triste Nisida avait si fatalement tenu ses promesses, et un an pour Philippe de Kœnisgmarck, un an de possession tranquille et non disputée, c'était un siècle.

Marchant avec avantage sur les traces de son frère Charles-Jean, il avait arraché Nisida à la protection de sa mère, lorsque celle-ci, afin de soustraire sa fille et sa pupille à des dangers imminents, avait quitté la cour de l'empereur pour retourner en Suède. Nisida, sans hésitation, sans timidité avait abandonné la maison de la comtesse, s'était cachée dans un asile impéné-

trable, après avoir envoyé toutefois cet adieu à la protectrice de son enfance.

« — Ne me maudissez pas, je vous quitte,
» je quitte tout, je renonce à tout. J'em-
» porte une reconnaissance éternelle de
» vos bontés, de votre dévoûment, qui ne
» s'est jamais démenti. Ne me croyez point
» ingrate parce que je m'en vais, c'est, au
» contraire pour ne pas l'être que je vous
» abandonne. Mon cœur se déchire en pen-
» sant que je ne vous verrai plus, que je ne
» verrai plus Aurore et Wilhelmine, mais
» il le faut. Je ne puis plus en sortant du
» lieu où je vais, je ne puis plus apparte-
» nir qu'à Dieu, en ce monde et dans l'au-
» tre. Je n'écris pas à ma mère, je n'ai rien

» à lui dire, l'enfant délaissé est libre. Si
» elle m'eût aimée, je l'aurais aimée aussi,
» je lui aurais consacré mon existence, et
» je ne me donnerais point aujourd'hui le
» maître que je prends. Dieu ne l'a pas
» voulu sans doute. Qu'on ne me cherche
» pas, il serait impossible de me découvrir,
» et si l'on me découvrait, si l'on tentait
» de changer la résolution inébranlable que
» j'ai prise, tout serait inutile, je ne céde-
» rais qu'à la mort. Vous me connaissez,
» vous, qui m'avez élevée, vous, qui m'avez
» appelée votre fille. — Adieu donc, et
» pour toujours, ne me maudissez pas, ne
» me détestez pas, je serai malheureuse
» peut-être, je serai victime de mon cœur,
» dans tous les cas je ne puis avoir ni re-

» mords, ni repentir. Embrassez mes sœurs
» pour moi, dites-leur que je les aime d'une
» tendresse infinie et que le plus grand sa-
» crifice que je puisse faire au Dieu de mon
» âme c'est de renoncer pour lui à elle et à
» vous. »

Tout avait été arrangé avec une adresse telle que les recherches devenaient bien difficiles. Nisida, depuis son arrivée à Vienne, allait fort souvent faire des retraites dans un couvent de Bénédictines, où elle passait des semaines entières. La comtesse et ses filles, en leur qualité de protestantes, ne l'y suivaient point. Au moment de quitter Vienne, elle demanda et obtint la permission de s'y retirer encore pour un dernier adieu.

Madame de Kœnisgmarck, sans aucune défiance y consentit. Mais, dès le second jour un carrosse vint de sa part prendre la jeune fille et l'emmena sous prétexte d'un changement dans ses projets. Elle fit ses adieux aux bonnes religieuses, monta dans le carrosse et disparut.

Au coin de la rue, c'était le soir, elle trouva une chaise de voyage, dans laquelle Philippe l'attendait, il la conduisit jusqu'à une certaine distance de Vienne, et il la confia à un domestique affidé pour la conduire à Dresde, où elle devait l'attendre. Elle était hors des terres de l'empire avant qu'on eût soupçonné sa fuite. La comtesse, au désespoir, accusa son fils, qu'il fut néan-

moins impossible de convaincre. Il se montra plus désolé que les autres, et assura que la jeune fille s'était jetée dans quelque couvent éloigné, comme elle l'en avait menacé souvent, pour se soustraire à ses instances. La lettre énigmatique pouvait le faire croire; madame de Kœnisgmarck n'en fit pas moins toutes les recherches possibles inutilement. Elle fit épier son fils, elle poussa l'inquisition maternelle jusqu'à surveiller ses lettres, elle n'y trouva rien; les précautions étaient prises en conséquence.

Le seul confident de Philippe était le prince Frédéric-Auguste, il avait procuré à Dresde la retraite de la jeune fille, il avait éteint les yeux de la police de ce pays par

ses complaisants, il recevait et envoyait la correspondance. Sa passion pour Aurore lui rendait tout facile, il espérait peut-être la réciprocité; les frères et les parents, à cette époque ne se montrant pas bien difficiles vis-à-vis des amours princiers.

Tout fut si bien conduit que madame de Kœnisgmarck et ses espions y perdirent leur peine. Elle quitta Vienne lorsqu'elle eut perdu tout espoir, et alla cacher sa douleur à Agathembourg. Aurore eut assez de pouvoir sur elle-même pour dissimuler sa tristesse en se séparant du prince. Son sentiment pour lui n'était encore qu'une préférence, qu'un amour-propre chatouillé, mais elle emportait la pensée, et cette pensée ne devait plus la quitter.

Quinze jours après le départ des dames, le prince de Saxe et son ami se mirent en route pour Dresde, où ils passèrent un an, sans que rien trahît à l'observateur le plus attentif la présence de Nisida. Elle se résigna à vivre dans une solitude complète, dans un isolement que la présence de Philippe illumina de moins en moins. Il venait d'abord tous les jours, il passait de longues heures auprès d'elle, puis ses visites s'abrégèrent, puis elles s'éloignèrent insensiblement, puis elles s'éloignèrent davantage, jusqu'à ce qu'elles devinssent absolument rares, et qu'elles cessassent presque entièrement.

Nisida n'eut pas une plainte, pas un re-

proche. Elle passait ses jours et ses nuits dans les larmes, dont elle effaçait les traces par les artifices de la toilette. Résignée à tout accepter, elle acceptait tout. Philippe pendant les courts instants où il la voyait retrouvait toute sa tendresse. Son angélique résignation, cette gaîté qu'elle savait trouver dans son dévoûment, cette indulgence inépuisable le touchaient jusqu'aux larmes. Il la serrait dans ses bras en lui demandant pardon de lui faire tant de mal.

— Mais, tu le sais, Nisida, je n'en suis point le maître. Mon funeste caractère m'emporte malgré moi, malgré les reproches que je m'adresse, malgré l'amour bien

véritable que je te porte. Aie patience, je te reviendrai pour ne plus te quitter jamais.

— Oui, mon Philippe, oui, j'ai patience, je t'attends. Mais, tu le vois, j'ai bien fait de ne point céder à tes vœux, de ne point devenir ta femme, tu me haïrais aujourd'hui pour le lien éternel que je t'aurais imposé.

Par une indifférence inexpliquable, que personne ne comprit, la mère mystérieuse de Nisida, prévenue cependant de sa disparution ne répondit pas un mot à M. de la Gardie, à madame de Kœnisgmarck. On n'entendit plus parler d'elle. Lors même que l'ex-chancelier lui demanda ses ordres pour la somme considérable

placée entre ses mains, au nom de la jeune fille, elle garda le même silence. Le chancelier se décida à remettre cette somme à son successeur, avec une lettre sous triple sceau, attestant son origine et qui ne devait être ouverte que par son ordre, ou après sa mort.

— On n'entendait plus parler davantage du comte de Pamphili.

Telle était la position des choses lorsqu'une nouvelle missive d'Ernest de Groote, plus pressante, plus explicite, arriva de Dresde, Philippe, en ce moment s'ennuyait. Il avait justement entendu parler beaucoup depuis quelque temps de la magnifique

beauté de Dorothée, il savait l'infidélité publique de son mari, il savait les manœuvres dont elle était entourée, il savait sa tristesse et sa mélancolie, il sentit se réveiller son ancien amour et il se décida à tenter l'aventure.

— Cette comtesse de Platen, est un vrai démon, disait-il , au prince Frédéric-Auguste, en lui confiant ses projets. Je veux lutter avec elle, je veux venger la princesse, et me venger aussi du rôle qu'elle me destine. Elle me fait venir pour perdre son ennemie, par ma foi ! je la perdrai d'abord. Mon ami de Groote est entre ses mains un instrument ou un élève scélérat, je saurai bien vite démêler lequel. Je pars prévenue

et ils ne me tromperont point, malgré toute leur adresse. Votre Altesse, me donne un congé illimité, n'est-ce pas?

— Et Nisida?

— Nisida, je vous la recommande. Je lui dirai que je fais un voyage par votre ordre, je la connais, elle ne cherchera pas à en savoir davantage, elle attendra mon retour sans se plaindre, espérant toujours.

— Mais elle souffrira.

— Elle souffrira moins que vous ne le croyez. Elle sait d'avance que je ne l'abandonnerai pour personne, mais que je la négligerai souvent, n'est-elle pas déjà bien

négligée, hélas! Malgré les reproches que je me fais ne suis-je pas entraîné sans cesse loin d'elle, pauvre enfant! il est plus cruel d'être trahie de près que de loin. Elle peut se tromper elle-même en mon absence, elle peut me créer des excuses, qui n'existent pas lorsque je suis ici.

Ce raisonnement spécieux fit sourire le prince. Il savait par expérience combien la conscience des infidèles est aisée à endormir.

— J'irai la voir, répliqua-t-il en riant.

— N'y allez point, monsieur, ce n'est pas que je vous craigne au moins! Nisida est une de ces femmes qu'aucun soupçon ne

peut atteindre, mais vous lui diriez des demi-mots, qui vous échapperaient, qu'elle interpréterait à sa fantaisie et qui l'inquiéteraient davantage; n'y allez point.

Philippe fit ainsi qu'il l'annonçait. Nisida apprit son voyage avec la même tranquillité apparente, mais avec le même déchirement intérieur.

— Reviendras-tu bientôt ? demanda-t-elle seulement.

— Je ne sais, il est possible que cette mission me retienne plus longtemps que je ne le voudrais. Cela dépend du prince et de ses ordres, ou plutôt cela dépend des négociations que je vais suivre.

— Où t'écrirai-je?

— A Dresde, au palais. On m'enverra tes lettres.

— Qui me donnera les tiennes?

— Le valet de chambre du prince, comme de coutume.

— Philippe, dit-elle, par un reste de défiance qu'elle ne put bannir, tu ne vas pas à Hanovre?

— Non, non, je n'y vais point, sois tranquille.

— Philippe, je te reverrai, tu ne m'abandonneras point, tu te rappelleras si tu ne

me veux plus pour maîtresse que ton amie, ta sœur réclame sa place qui ne peut lui être enlevée.

— Ma Nisida chérie ! qui m'aimerait comme toi !

Le lendemain, Philippe avait quitté Dresde, et bientôt après il arrivait à Hanovre sous le brillant uniforme de colonel des gardes de Son Altesse l'Électeur.

# X

## La présentation.

Il fut reçu à son débotté par M. de Groote, qui s'empressa de lui faire les honneurs de la ville et de le mettre au fait de ce qui l'attendait. Ils eurent ensemble une longue conversation, dans laquelle le baron lui ra-

conta ce qu'il voulait lui apprendre de la position de la cour ; à travers ses réticences et ses flatteries, Philippe devina ses manœuvres ses intrigues. Aussi fin maintenant que son maître d'autrefois, il n'en laissa rien paraître. Il exposa au contraire son étourderie au grand jour, il feignit de se livrer pieds et poings liés à la direction de son ami.

— Vous me guiderez, mon cher Ernest, et je vous promets de vous obéir vous qui connaissez tout le monde ici, vous me direz ce que je dois faire.

— Il faut d'abord vous présenter à la cour, il y a justement ce soir un cercle

chez l'électrice, où la princesse ne manquera pas d'assister, en revanche le prince n'y sera point, sa maîtresse est un peu malade et il ne la quitte guère. La rupture est complète entre les augustes époux, vous trouverez les voies aussi bien préparées que possible.

— J'irai donc au cercle; y verrai-je aussi la belle comtesse de Platen, dont on m'a tant parlé?

— Vous l'y verrez certainement, elle n'en manque pas un seul; l'électeur l'exige, et l'électrice ne prend pas la peine de s'en soucier; elle dédaigne tout sur la terre, les astres seuls ont le privilége de l'occuper.

— C'est bien alors, tout est pour le mieux.

— On vous attend, vous êtes annoncé. Mettez-vous sous les armes, mon chèr comte, vous avez une grande réputation à soutenir. On vous a fait terriblement beau et dangereux.

— On tâchera.

Et le regard de complaisance qu'il donna au miroir annonça qu'il se croyait sûr de son fait. En effet, il était difficile de rencontrer un homme aussi merveilleusement beau que le comte de Kœnisgmarck à cette époque. Il avait vingt-sept ans, des cheveux admirables, une tournure leste et dégagée, et quelque chose de si haut, de si noble

dans l'air et les façons, qu'on ne pouvait le méconnaître pour un grand seigneur. Il se vêtit superbement; rien de splendide comme son costume et sa taille. La grâce et la force y éclataient en même temps, il avait mitigé la mode allemande avec la mode suédoise; ce costume était de tous les pays, mais le seul, Kœnisgmarck pouvait le porter.

Lorsqu'il entra, un embarras de belles dames se faisait autour de Leurs Altesses, de sorte qu'il dût rester un peu en arrière et attendre. Madame de Platen, debout derrière l'électeur, leva par hasard les yeux de son côté, et resta éblouie. Ce beau visage lui apparaissait entouré d'une espèce d'auréole,

par les dorures des courtines qui l'encadraient. Bien qu'elle ne l'eut jamais vu, elle le reconnut, mais en même temps elle ressentit une impression inconnue pour elle; jamais rien de pareil lui était apparu, jamais un assemblage aussi parfait de force et d'agilité, jamais une réunion aussi parfaite de *charmes entraînants*, surtout à son point de vue sensuel, ne l'avait éblouie. Philippe la vit en même temps et la reconnut aussi; cependant il n'en fit pas semblant; une erreur eût été trop grave, il se réserva de tirer parti de la découverte en temps et lieu.

L'électeur, averti de son arrivée, donna ordre qu'on l'introduisit sur-le-champ; il était impatient de le voir. L'électrice ne l'é-

tait pas moins. Ce fut le baron de Groote, le ministre qui le présenta. Aussitôt qu'il l'eût nommé, la cour entière devint attentive. Une seule personne n'avait point été avertie c'était Dorothée; elle devint pâle comme un linge, en entendant prononcer ce nom qui depuis si longtemps n'avait plus frappé son oreille. Philippe ne put se défendre d'une violente émotion quand il la salua. Il osait à peine la regarder; il sentait que tous les yeux étaient sur lui, et ceux de madame de Platen le transperçaient comme deux épées.

— Nous sommes charmés, monsieur de Kœnisgmarck, de voir à notre cour un seigneur de votre renommée. Vous portez un

de ces noms qui marquent dans l'histoire : le comte votre frère, le comte Othon et vous, continuez noblement la lignée du brave maréchal, que j'ai bien connu, il était un grand homme de guerre.

— Mon aïeul a servi son pays, monseigneur ; plus favorisé que nous, il a acquis de la gloire sous les drapeaux de la Suède. Il faut que ses enfants se cherchent une nouvelle pâtrie, et c'est pour moi un grand bonheur que d'être admis par Votre Altesse au commandement de ses gardes, je ne négligerai rien pour me rendre digne de cet honneur.

L'électrice lui demanda des nouvelles de

sa mère, de ses sœurs, dont la beauté retentissait jusqu'à elle. Elle lui parla de la gloire du comte Charles-Jean, de ses aventures, du mariage du comte Othon, enfin de sa liaison avec Frédéric-Auguste.

— C'est un vaillant prince, assure-t-on, monsieur, il est en même temps un des plus galants de l'Europe, et l'on ne parle que de ses exploits en tous genres.

— Il est vrai, madame, c'est un grand vainqueur.

Madame de Platen dévorait ses paroles, elle attendait l'occasion de se mêler à l'entretien, tout en épiant ses regards et ceux de Dorothée. Ils s'étaient contentés d'un

froid salut, la princesse sentit cependant qu'elle n'en pouvait rester là. On savait sa liaison d'enfance avec la famille de Kœnisgmarck, cette affectation, cette indifférence ferait croire qu'elle craignait ses souvenirs, elle fit donc un effort suprême et lui parla de Nisida, d'Agathembourg, d'Aurore, de la comtesse. Il lui répondit avec un respect inattaquable et un calme dont un œil indifférent eût été la dupe, mais auquel Elisabeth ne se trompa point. Avant la fin de la soirée ses plans étaient bouleversés, elle était éperdûment éprise de Philippe de Kœnisgmarck et elle avait résolu que jamais Dorothée ne lui enlèverait cette conquête, la première qui dans toute sa vie lui eut semblé aussi désirable.

Dès le lendemain, elle courut chez mademoiselle de Schulembourg, où elle avait mandé M. de Groote. Sans prendre la peine d'une dissimulation inutile avec un caractère tel que le sien, elle leur déclara qu'elle ne voulait plus donner Kœnisgmarck à Dorothée.

— Ah! ah! dit Mellusine, d'une voix moqueuse, vous avez donc changé d'avis, on le dit beau à miracle, ce jeune colonel, et c'est une raison présomptoire. La vengeance ne serait cruelle que pour vous.

— Y avez-vous pensé, comtesse? demanda M. de Groote, il n'est venu que pour elle, je lui ai promis un succès facile,

je lui ai promis de l'aider à cette réussite et maintenant il faudrait, au contraire, nuire à ses projets. Songez-y, cela ne se peut pas, il ne le souffrira point lui.

— Il le souffrira, vous pouvez m'en croire, je ne vous demande que de ne vous mêler de rien et de l'amener chez moi ce soir, après l'heure où l'électeur vient ordinairement, je veux causer avec lui.

— Je vous l'amènerai, madame.

— Mais, ma chère, dit Mellusine, en se retournant sur le canapé où elle passait sa vie, mais ma chère, tout cela est à merveille quant à vous, mais moi?

— Vous? qu'avez-vous à voir à tout ceci, je vous prie.

— Avez-vous oublié certain papier que vous m'avez remis et par lequel je dois être reconnue princesse électorale de Hanovre le jour où Dorothée, par une raison quelconque, sera bannie de la cour et du lit de son auguste époux.

— Il me semble qu'il y a déjà la moitié de fait, grommela la comtesse entre ses dents.

— Or quelle meilleure raison aurions-nous à donner que ce beau Kœnisgmarck, l'ancien amant? continua Mellusine, comme si elle n'avait pas été interrompue. Si vous

nous la prenez, notre raison, où en trouverons-nous une autre qui la vaille?

— C'est facile, il ne manque pas de prétextes, lorsqu'on a un parti pris.

— Pas avec une femme comme celle-là, d'ailleurs les *prétextes plausibles* ne courent pas les rues, puisqu'il faut absolument pour se faire comprendre, chercher des mots qui ne blessent pas vos oreilles délicates. Raison ou prétexte laissez-moi mon Kœnisgmarck, ou bien la ligue est rompue.

— Elle sera donc rompue alors, car vous ne l'aurez pas.

— J'accepte, nous verrons laquelle de

nous deux s'en trouvera le plus satisfaite. Un mot à l'électeur et votre colonel aux gardes s'en retourne en Saxe. Ce mot, je ne manquerai pas de le dire, vous n'en doutez pas.

— Mon Dieu ! ma toute belle, je n'ai aussi qu'un mot à dire et mademoiselle de Schulembourg, toute puissante qu'elle soit, ne restera pas vingt-quatre heures à Hanovre, et notre pauvre prince électoral en sera réduit à la pleurer, ou à se mettre en guerre ouverte avec son père et avec la diette germanique. L'Electeur a du caractère quand je veux lui en donner.

— Nous avons donc besoin l'une de l'autre !

— Certainement, sans cela serions-nous amies encore ?

— Il faut convenir que M. de Groote, assiste entre nous deux à de singulières scènes, il doit se former l'esprit et le jugement à cette bonne école, nous en ferons un courtisan et un philosophe accompli, dit mademoiselle de Schulembourg, dont l'esprit devait plus vite saisir la raillerie, que celui de la comtesse, plus passionnée et plus violente.

— Je suis en effet à bonne école, ajouta M. de Groote, et je tâcherai d'en profiter.

— Il faut donc vous passer le Kœnigsmarck ?

— Il faut me laisser faire. Vous êtes-vous donc mal trouvée d'avoir suivi mes conseils ? Vous arriverez à votre but, en me laissant suivre le mien.

— Mais enfin, comtesse, si M. de Kœnisgmarck a conservé le même penchant, s'il vient ici pour Dorothée, comment vous y prendrez-vous pour le faire changer.

— Kœnisgmarck n'est pas homme à conserver un sentiment envers et contre tout. Kœnisgmarck en me quittant hier m'a regardée d'une telle façon qu'il ira certainement lui-même demander au baron de le conduire chez moi. Kœnisgmarck ne se souvient guère de ses premières amours;

ou plutôt il voudrait les conduire d'abord au dernier chapitre, sauf à tourner les feuillets à l'envers. C'est mon avis du moins, n'est-ce pas le vôtre, baron? vous qui le connaissez mieux que moi.

— Mon avis, madame, est encore plus facile. Philippe aimera en même temps ses premières et ses nouvelles amours, et bien d'autres s'il s'en présente. Il est capable de suffire à tout.

— Si je le croyais! si cela était! s'écria-t-elle, en bondissant comme une tigresse, je les tuerais tous les deux.

— Déjà! répliqua Mellusine, sans s'éton-

ner, avec cet air nonchalant et moqueur, qui formait une de ses plus grandes forces. Que sera-ce donc quand vous aurez le droit de vous plaindre ?

La comtesse rentra chez elle, après un entretien de deux heures, pendant lequel les épigrammes et les coups de griffe s'échangèrent à qui mieux mieux. Le baron en sortit, avec la résolution arrêtée de ne se mêler jamais de rien, de laisser aller les événements au gré de la destinée et de tâcher seulement d'en tirer tout le parti possible, pour sa fortune et pour son intérêt.

— Je conduirai Philippe chez la comtesse, parce que je ne puis faire autrement, se

dit-il, mais ensuite il se tirera du précipice comme il le poürra, je suis bien trompé s'il n'arrive pas de tout ceci quelque affreux événement.

Il se dirigea vers l'hôtel où le comte était descendu, en attendant un logement plus convenable, il le trouva tout habillé, se disposant à sortir, et vêtu d'une façon moins riche mais aussi triomphanteque la veille. Il lui demanda où il allait ainsi.

— Chez la princesse Dorothée, sans doute ?

— Non pas, je ne me présente point ainsi chez elle en dehors des heures d'étiquette; et, puisque vous me parlez d'elle, je suis

bien aise de vous ouvrir mon cœur à cet égard. Vous vous êtes trompé, mon cher Ernest, la princesse ne songe plus à moi.

— Je vous jure...

— J'y vois clair, et je ne suis plus assez épris pour me laisser aveugler comme vous. La princesse est affolée de son mari, elle en est jalouse, elle n'a pas d'autre idée que celle-là, et tout homme qui s'occupera d'elle perdra son temps.

— Je crois que vous ne le perdriez pas.

— Il se peut, mais il faudrait beaucoup de démarches, impossibles à cette cour où tout se sait. Et puis, dois-je tout vous dire?

j'ai trouvé d'autres yeux qui m'ont paru plus beaux que les siens, ceux de la comtesse de Platen, et.. vous m'avez surpris me rendant chez elle.

— Quoi! sans y avoir été invité?

— Allons donc, mon cher, est-ce que le regard qu'elle m'a jeté hier au soir ne valait pas les invitations les plus précises? Je m'y connais, elle m'attend.

— C'est affaire à vous. Et Nisida? nous n'avons pas encore parlé d'elle. Est-il vrai qu'elle se soit retirée dans un couvent?

— On le dit, répliqua Philippe, réprimant

à moitié un sourire qui n'échappa pas à M. de Groote.

— Je gage que vous savez où il se trouve, ce couvent?

Philippe ne répondit pas ; Ernest n'en fut que plus confirmé dans le soupçon qu'il avait conçu et dont il se promit de tirer parti. Pour le moment, il n'en demanda pas davantage.

— Vous allez donc chez la comtesse ? reprit-il.

— Oui, c'est l'heure où elle est seule, où elle ne reçoit pas. On me recevra, moi.

— De mieux en mieux, pensa le baron, je n'ai même pas besoin de l'introduire, et je ne suis plus responsable de rien.

## XI

### La première visite.

Au moment où les laquais de M. de Kœnisgmarck sonnèrent chez elle, madame de Platen était à sa toilette, ce qui n'était pas une petite entreprise. La belle Élisabeth avait trente-six ans, mais grâce à ses sa-

vants artifices, on lui eut donné dix ans de moins, après les peintures terminées. Les femmes avaient à cette époque une foule de secrets perdus. Leur beauté avait plus d'apparence et d'éclat, elle était plus travaillée et se conservait plus longtemps. Madame de Platen les dépassait toutes en ce genre, elle en eut appris à Ninon. Elle aperçut à travers sa fenêtre les livrées du beau colonel, et ne put réprimer un mouvement de joie.

— Allez vite prévenir le suisse que j'y suis toujours pour M. de Kœnisgmarck, qu'on l'introduise au salon et qu'il attende quelques instants.

Elle était heureusement près de la fin,

elle avait déjà pris ce fameux bain de lait, dont on l'accusait comme d'un crime, et qu'elle faisait suivre d'un autre plus odoriférant et plus frais encore; ensuite on peignait ses cheveux, on les ornait de mille perles, on les rattachait sur le sommet de la tête, pour les faire retomber en boucles sur la gorge; tout était médité. Elle n'avait plus qu'à s'envelopper d'une de ces vastes robes inventées par madame de Montespan pour ses particuliers d'intérieur avec Louis XIV. Elles laissaient deviner les formes, tout en les voilant, tout en les drapant en plis magnifiques et onduleux. Elle entra dans un cabinet ravissant, où ne pénétraient que les élus, où tout était calculé pour faire valoir sa beauté, pour l'éclairer sous

le jour le plus favorable. Elle s'étala sur un canapé de velours noir, la tête appuyée dans sa main, un livre négligemment ouvert sur ses genoux, comme une femme qui se réveille et qui accueille la distraction avec plaisir. En voyant entrer le comte, elle le reçut par un sourire provoquant, tout en s'étonnant pour la forme, de sa hardiesse.

— Quoi! monsieur le comte, déjà?

— Comment déjà! madame? est-il trop tôt pour l'heure, ou bien est-il trop tôt pour la bienséance? Est-ce un étonnement ou un congé?

— Ce n'est point un congé assurément, c'est une surprise.

— Une surprise, madame ! ne m'attendiez-vous pas?

— Monsieur le comte, est-il d'usage à la cour de Saxe de venir chez les dames sans leur en avoir demandé la permission ?

— Madame, il est d'usage à toutes les cours, lorqu'on rencontre une dame de votre beauté, de votre esprit, de la rechercher le plus tôt possible, regardant comme perdu tout le temps qu'on ne l'a pas connue.

— Monsieur le comte, nous ne sommes pas accoutumées à voir nos maisons prises d'assaut comme monsieur votre frère prend les Turcs.

— Enfin, madame, faut-il me retirer?

— Non, monsieur, puisque vous voilà et que c'est justement l'heure où je n'ai rien à faire.

— Madame, voulez-vous me permettre une dernière observation, et puis nous n'en parlerons plus?

— Laquelle, monsieur?

— Si je suis venu, c'est qu'il m'a semblé être invité d'avance chez vous.

— Comment cela?

— J'ai eu, je le crois, le meilleur introducteur possible. J'aurais pu prendre un

sot, le baron de Groote ou tout autre, mais je n'ai voulu entre nous que ce brillant œil noir, qui m'a dit hier, du moins ai-je eu la hardiesse de le croire, qui m'a dit : Venez.

— Le baron de Groote n'est point un sot, détrompez-vous.

— Il n'est point un sot pour ceux qui regardent ce qu'il montre de sa personne, mais il est un sot à mon point de vue.

— Je ne le lui dirai pas.

— Vous pouvez le lui dire, je ne nie jamais mes paroles. Mais vous ne répondez pas à ma question.

— Vous ne m'avez pas fait de question, vous m'avez dit une impertinence.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'aime mieux ne pas l'avoir entendue.

— Merci, madame.

— Comment merci ?

— On n'a jamais mieux compris que lorsqu'on préfère n'avoir pas écouté.

La conversation continua sur ce ton de marivaudage anticipé pendant plus d'une heure. Philippe y allait de franc jeu, mais la comtesse était déjà trop éprise pour que

ce badinage put lui plaire. Elle essaya plusieurs fois, mais en vain, de lui faire prendre une autre tournure. Il se maintint au même langage et escarmoucha sans vouloir combattre. Il la quitta à l'heure où les visites lui arrivaient.

— Vous venez ce soir chez la princesse Dorothée, n'est-ce pas, monsieur le comte?

— Cela est-il indispensable?

— Certainement, vous lui devez au moins une visite à son cercle, mais, après, si vous n'avez pas envie de dormir, on soupe chez moi, l'électeur me fait l'honneur d'y paraître, quelquefois le prince électoral. A propos, lui avez-vous rendu vos devoirs?

— Non, je ne suis point pressé.

— Je le conçois, un ancien rival?

— Il est vrai que je lui en ai voulu longtemps, dit Philippe du ton le plus naturel, en pensant qu'il ne trouverait point meilleure occasion d'écarter les craintes, mais à présent ma colère est passée, et je vois qu'il m'a rendu un grand service.

— Lequel?

— Il m'a laissé ma liberté, le premier des biens de ce monde, celui auquel j'ai dû tant de bonheur, et auquel je dois ces moments même.

— Si vous n'étiez pas libre, vous ne se-

riez pas venu ainsi, comme un reître ou un lansquenet, vous établir chez moi en garnisaire.

Philippe sortit de chez madame de Platen, très convaincu qu'il était adoré, et qu'il dépendait de lui de conduire à sa fantaisie ceux qui l'avaient appelé pour faire de lui un instrument. Ce n'était pas une petite victoire pour sa vanité.

— Il me faudra voir aussi la Schulembourg, si c'est possible, celle-la mérite aussi mes observations; en attendant, tâchons d'arriver jusqu'à son esclave, ce sera toujours un premier pas de fait.

Il se dirigea vers le palais où il demanda

l'honneur d'être reçu par le prince électoral. Le hasard voulut qu'en ce moment il fût chez lui et visible. On l'introduisit. L'œil de Philippe lança un éclair de haine dont il ne fut pas le maître, mais qu'il retint aussitôt. Le prince, à mille lieues de toutes idées jalouses, le reçut à merveille. Il lui témoigna ses regrets de ne pas s'être trouvé, la veille, au cercle de son auguste père, et ajouta :

— Une fois pour toutes, monsieur le comte, si vous désirez me voir, ce n'est pas à la cour qu'il faut me chercher, j'y vais peu. J'aurai bien le temps, lorsque je serai forcé, pour mon propre compte, de recevoir cette ménagerie. Dieu garde longtemps mon bien-aimé père ! pour cette raison et pour beaucoup d'autres.

— Je me conformerai aux ordres de Son Altesse.

— Ce n'est point un ordre, c'est une prière, monsieur, je serai charmé de vous voir souvent, et je vous dis où vous ne me trouverez pas, afin que vous me cherchiez où vous me trouverez.

— Et où dois-je vous chercher, monseigneur?

— Ici, quelquefois le matin, et puis dans un autre lieu où je vous introduirai, si vous voulez n'y amener que le comte de Kœnisgmarck, et laisser le colonel des gardes à la porte.

— Quant à cela, monsieur, j'ai pour ce faire une disposition naturelle.

— Eh bien ! demain, à pareille heure, soyez ici, je vous conduirai.

Le comte prit ainsi racine, dès le premier jour, dans les différents camps où il voulait s'établir. Il devait voir la princesse le soir même, et là son rôle était plus difficile à jouer pour sembler naturel. Il s'en tira cependant avec bonheur. Elle l'attendait impatiemment, malgré elle, ses jeunes années frappaient à son cœur en voyant ce beau jeune homme, le premier, le seul peut-être qu'elle eût aimé. Elle parla de lui toute la journée à mademoiselle de Kensebeck, elle

fit même un accueil plus bienveillant que de coutume à Ernest de Groote, il devenait pour elle un souvenir. Elle avait trop peu vu Philippe encore pour le juger complètement, et, bien qu'il lui eût paru excessivement changé de toutes manières, elle espéra cependant rencontrer en lui un ami, un confident, presque un protecteur.

— Nous allons causer, avait-elle dit cent fois à son amie, il viendra ce soir chez moi, et je le jugerai.

Quelle fut sa surprise de ne trouver chez lui qu'un froid respect. Il la salua selon les règles les plus strictes de l'étiquette, il répondit à ses questions générales et indiffé-

rentes, mais il écarta avec soin tout ce qui aurait pu le moins du monde se rapprocher de leurs anciennes relations. Puis, après ce devoir rempli, il s'avança vers la comtesse de Platen, et ne la quitta plus de la soirée, il prit congé avec le même cérémonial, et monta avec Élisabeth dans son carrosse, pour se rendre au souper où elle l'avait invité, sans paraître se rappeler même qu'il eût connu, qu'il eût aimé une princesse Dorothée de Brunswick, et qu'il la retrouvât après une si longue absence, plus belle et plus charmante qu'il ne l'avait laissée.

En entrant chez elle, Dorothée, qui s'était contenue jusque-là, éclata en pleurs et en cris dans le sein de sa confidente. Trou-

ver Philippe ingrat à ce point était pour elle une douleur insupportable. Mademoiselle de Kensebeck, qui lui avait tant de fois entendu raconter cette histoire, essaya de lui persuader que, bien loin d'être indifférent, Philippe était désespéré de ce qu'il croyait sa perfidie. Il n'avait point été éclairé, il croyait à sa trahison, c'était de la rancune, donc c'était de l'amour encore. Il fallait lui tout raconter, il fallait éclairer ses souvenirs, et la princesse le trouverait certainement tel qu'elle avait le droit de l'attendre.

— Je te le défends, Kensebeck, l'adorateur de madame de Platen ne peut être pour moi qu'un ennemi. N'en parlons plus,

j'oublierai que je l'ai revu. D'ailleurs ce n'est point lui, le Philippe de ce soir et le Philippe d'Agathembourg ne sont plus la même personne, il n'a rien gardé de lui-même que sa fatale beauté, à laquelle d'autres folles se laisseront prendre. Cette Platen ! avec quelle effronterie elle a affiché son penchant pour lui ! et l'électeur le souffrira, et il ne verra rien ! Et il se laissera couvrir de ridicule aux yeux de toute la cour !

La princesse savait maintenant à n'en pouvoir plus douter, la part que madame de Platen avait prise à son malheur, et à l'infidélité de Georges, aussi la traitait-elle avec une hauteur voisine de l'insolence et

la guerre était-elle ouvertement déclarée entre ces deux puissances de la cour de Hanovre. On ne pouvait les ménager toutes les deux, il fallait choisir, ce qui désespérait les courtisans, bien embarrassés entre le présent et le futur. Dans ses rares moments de gaîté, la princesse s'en amusait quelquefois.

A dater de ce jour, la position de Philippe fut établie. Il rendit des devoirs fréquents à l'électrice, à l'électeur, il se fit conduire par le prince électoral chez mademoiselle de Schulembourg, il ne vit Dorothée que dans les occasions indispensables, mais il passa sa vie chez madame de Platen, où son esprit piquant, caustique, fin,

amusant au suprême degré, le fit en même temps rechercher et craindre de toute la cour. Quant à la comtesse, elle en avait la tête tournée, elle mettait tout en œuvre pour le lui faire comprendre, elle allait presque jusqu'à le lui dire, et le comte, par coquetterie, semblait ne pas la deviner, affectait un désespoir qu'il n'avait point, se plaignait de rigueurs imaginaires et soupirait à vide, d'un ton de persifflage, qui excitait au plus haut point la furie de la favorite.

— Il ne veut rien voir, disait-elle à Mellusine, qui s'amusait extrêmement de ce manége. Si l'on ne le connaissait point on le prendrait pour un niais, il faut qu'il soit au contraire un grand scélérat.

— En vérité, ma toute belle, vous êtes bien bonne de vous tourmenter ainsi pour un pareil freluquet, il ne vaut pas les agitations qu'il vous donne. Il faut en effet qu'il tienne beaucoup à vous tourmenter pour dédaigner votre martyre, car vous ne le cachez.

La comtesse retenait àgrand'peine des cris de rage, elle décida cependant que ce supplice aurait une fin prompte, et prépara en conséquence une occasion où le comte devait prendre un parti.

## XII

### Corridon et Alcimadure.

L'électeur avait, à quelque distance de la ville, au milieu des bois, un pavillon de chasse, appelé Linzbourg, où pendant l'été, il donnait à sa cour des fêtes charmantes. C'était un endroit ravissant, la nature y

avait tout prodigué, et par un bon goût très rare à cette époque, on n'avait rien fait pour la contrarier, les ciseaux et le cordeau n'y apportaient point leur désolante symétrie. Madame de Platen demanda à Ernest-Auguste une fête à Linzbourg, il n'eut garde de la lui refuser. Cette fête devait être d'autant plus complète que l'électrice déclara n'y pouvoir assister et que la veille la princesse Dorothée fit dire à son beau-père qu'elle était fort souffrante et qu'elle n'irait pas non plus. La comtesse s'en montra ravie, tout en disant à ses confidents :

— Je la regrette pourtant, ses larmes auraient assaisonné mon triomphe.

Selon la mode du temps, on fit de cette partie de campagne une bergerie réelle. Les hommes et les femmes, jeunes et vieux, durent revêtir ce costume de convention attribué par les romanciers et les peintres aux pastours et aux pastourelles. L'Astrée fut mis en action et le Lignon ressuscité. L'électeur devint le druide Adamas, ce qui lui permit de n'endosser qu'une longue robe blanche, avec une couronne de chêne dont sa tête se montrait singulièrement ornée.

Ce fut, on le pense bien, un assaut de beauté et de toilette. Les jolies voulurent être plus jolies encore, les laides se crurent embellies et les médiocres se divinisèrent.

La comtesse avait un double but de coquetterie et de passion, qu'elle remplit avec un art et un bonheur inouïs. Jamais elle ne fut plus charmante, elle avait vingt ans, jamais sa taille, ses yeux, son pied, distinction si rare chez une Allemande n'offrirent plus de séductions et de charmes; sous cet habit de bergère, elle semblait une reine déguisée. L'électeur en fut transporté; quant à Philippe, dont l'élégance et la suprême beauté passaient toutes choses, il comprit que cela était à son adresse et jugeant s'être fait valoir assez longtemps, il décida que ce jour-là même éclairerait son bonheur.

On partit: Kœnisgmarck, dans le car-

rosse de Son Altesse, en face de madame de Platen, qui se contraignait tout au plus, et dont les regards parlaient un langage trop clair. On rit beaucoup pendant la route, chacun se promettait un plaisir différent, il y en avait pour tous les âges, et l'on débuta par un de ces repas homériques, dans lesquels les Allemands sont nos maîtres, ils mangent bien plus que nous, s'ils ne mangent pas si bien, et leurs *fricots* doivent avoir des vertus supérieures à nos ragoûts parfumés, car le teint de leurs jeunes filles, la vigueur de leurs garçons l'emporte en beauté et en force sur les nôtres. Ceci est une question en dehors de notre sujet.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

On mangea et on but surtout énormé-

ment à ce festin. Ernest-Auguste avait un vin du Rhin, pour lequel il professait une tendresse particulière et qu'il fêtait largement dans les grandes circonstances ; ce jour-là, il ne s'en fit pas faute, aussi fut-il d'une gaîté, d'une indulgence, dont rien ne peut donner l'idée, si ce n'est la tête de Silène lorsqu'il folâtre avec les bacchantes, couronnées de raisins. Il plaisanta, il rit, il lutina même la comtesse de Platen, qui fut loin de se prêter à ce caprice, et qui, pour y mettre un terme, proposa une danse au galoubet sous ses beaux ombrages et ces frais gazons.

Sa passion était la fable de la cour, aussi se promit-on un spectacle curieux lors-

qu'elle demanda au comte s'il se rappelait une certaine danse de son pays, admirablement propre à faire ressortir leur bonne grâce et leur agilité.

— Demander à un suédois s'il sait la danse nationale, madame ! c'est bien peu connaître notre peuple, jusqu'aux vieillards de cent ans vous la montreraient. Je suis à vos ordres.

Ils dansèrent en effet, et avec un talent que leur envie de plaire doublait encore. On en fut ravi, enchanté, les compliments les accablèrent, Son Altesse elle-même, la trouva si parfaite, qu'elle voulut la faire recommencer. Le reste de la journée le

comte ne quitta pas Elisabeth ; pris tout de bon cette fois, non par le cœur, ou même par la tête, mais par un enivrement sensuel complet, il fut éloquent et persuasif, la comtesse était ravie, et cela devint un spectacle pour les assistants.

La cour resta à Linzbourg jusque bien avant dans la nuit, après quoi l'électeur fatigué, rentra directement au palais, pendant que sa maîtresse et le comte se dirigeaient ensemble vers cette délicieuse maison dont elle était la divinité. Elle y fut sans doute bien adorée, car le lendemain elle courut chez mademoiselle de Schulembourg et lui débita la plus passionnée, la plus joyeuse de toutes les idyles. Coridon avait été si tendre,

si charmant, jamais berger ne fut plus aimable, jamais bergère ne fut plus ravie. Mellusine en rit avec le prince à gorge déployée.

— Cette vieille femme est bien ridicule avec ses amours, dit-elle, elle ferait mieux de songer à la pénitence.

Pour une femme de dix-huit ans, une femme de trente-six est une vieille femme. Elle ne songe pas qu'elle aussi elle arrivera à ces terribles trente-six ans, et qu'alors elle se trouvera très jeune et tiendra à ce que les autres en soient aussi persuadés qu'elle-même.

Comme on le pense ce fut la nouvelle de la cour, l'électeur seul n'en apprit rien, suivant l'éternel usage. Il continua à faire l'accueil le plus aimable à Kœnisgmarck et celui-ci honteux lui même de la chaîne qu'il s'était donnée, se trouva néanmoins tellement sous le charme de l'enchanteresse qu'il accepta le rôle peu digne qu'elle lui imposait. Il fit obséquieusement la cour à Ernest-Auguste, il se résigna à l'accepter en tiers, à être près de lui comme Cassandre, Zirzabelle et le beau Léandre : Mellusine, impitoyable, l'en railla, et lui, le railleur par excellence, ne trouva pas un mot à lui répondre.

Cet état de choses dura un mois entier,

pendant lequel Dorothée ne cessa de pleurer et de souffrir. Les attentions de Philippe n'auraient point réveillé son ancien amour, autant que cet abandon calculé d'abord, naturel ensuite. Elle n'avait pas même eu la gloire de le refuser, car il ne lui avait pas montré un regret. Elle était entièrement effacée non seulement de son cœur, mais encore de son souvenir. Quoi de plus poignant de plus humiliant même! Elle en parlait toute la journée à mademoiselle de Kensebeck, qui s'efforçait de la consoler et qui finit par s'alarmer de sa douleur.

— Mais, madame, lui disait-elle, vous l'aimez donc.

— Je ne sais si je l'aime, mais je sais que

je l'ai aimé, je sais qu'il m'a aimée et qu'il m'est horrible de n'avoir recueilli que son abandon.

— Il vous accuse, j'en suis sûre, il se venge et s'il se venge c'est qu'il vous aime encore.

— Mais comment le savoir ?

— En le lui demandant.

— Je ne le lui demanderai point certainement.

— Mais moi, je le lui demanderai, madame.

— Mendier un amour qu'on me refuse et que je ne puis ni ne dois partager! y penses-tu?

— Il n'est point question d'amour, madame, il est question d'amitié, d'égards, il est question de vous justifier d'une injustice, c'est à moi de le faire, c'est à moi d'obtenir du comte de Kœnisgmarck une conduite plus conforme à ce qu'il doit à vous, à votre auguste famille, aux bontés dont elle l'a comblée.

— Le comte de Kœnisgmarck ne voit que par les yeux de la Platen, il n'entend que par ses oreilles, tu perdras ton temps.

— Qui sait?

Ces entretiens se renouvelaient souvent, et mademoiselle de Kensebeck n'avait point trouvé l'occasion favorable pour l'explication qu'elle voulait avoir, le comte d'ailleurs semblait la fuir. Tout entier à cette passion brutale qui l'emportait, il ne paraissait à la cour que pour les occasions indispensables, que la comtesse ne pouvait non plus éviter. Hors de là ils étaient ensemble de la façon la plus scandaleuse. L'électrice ne put s'empêcher de dire un jour à son mari :

— Votre comte de Kœnismarck et votre comtesse de Platen vous rendent ridicule, monsieur, le savez-vous ?

— En quoi donc, s'il vous plaît ?

— Ne voyez-vous pas bien qu'ils s'aiment, et qu'ils rient à vos dépens?

— Ils s'aiment! Kœnisgmarck! Élisabeth! ah! je le savais qu'on ne manquerait pas de le dire. Ils s'aiment! c'est-à-dire ils m'aiment, ils s'occupent de moi, et cela ne peut manquer d'exciter les sarcasmes. Kœnisgmarck est pour moi un ami; je sais à quoi il renonce pour rester à mon service. Quant à la comtesse, depuis tant d'années, j'ai appris à la connaître, à compter sur elle, que rien à présent ne peut nous séparer. Vous perdez votre temps, madame.

— A votre aise, monsieur! vous voilà averti; c'est un service d'ami que je vous ai

rendu, vous ne m'écoutez pas, ce ne sont plus mes affaires.

Enfin cet enivrement se passa, ou du moins commença à diminuer. Mademoiselle de Schulembourg, qui ne perdait point de vue le but qu'elle voulait atteindre, attendait ce moment pour frapper un coup décisif, et pour battre en brèche à son profit, le bonheur de sa chère amie. Ils étaient réunis un soir; madame de Platen se mirait dans les yeux de Philippe, beaucoup moins occupé d'elle. Mellusine les regardait, et se mit à dire de sa voix traînarde :

— Vous êtes charmants ainsi tous les

deux, et je sais qui en crèverait de jalousie à ma place.

— Le pauvre bon électeur ? répliqua Groote, admis en quatrième.

— Non pas, mieux que cela ! notre *bonne* princesse Dorothée.

— La princesse Dorothée pense bien peu à moi, mademoiselle, je vous le jure.

— Vous êtes si absorbé que vous ne le voyez pas, c'est possible, mais chacun sait à quoi s'en tenir là-dessus. Elle change et maigrit à vue d'œil, elle passe ses nuits à pleurer; cette malheureuse Kensebeck perd sa logique à la faire rester en repos, sans

cela elle nous régalerait de quelque extravagance.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, mademoiselle, en m'attribuant les chagrins de la princesse Dorothée, je n'irais pas bien loin pour en chercher le motif.

— Que nous importent les chagrins de la princesse Dorothée, interrompit vivement la comtesse de Platen, qui sentit le coup, occupons-nous de nous, cela vaut mieux.

— Comment donc ! vous n'êtes pas enchantée de nous venger tous si complétement ? vous ne jouissez pas du mal que vous causez à une rivale telle que celle-là ? ma chère comtesse, c'est bien peu féminin.

— Je jouis d'abord de mon propre bonheur, ma chère, et c'est le plus sûr; mon cher comte, n'irons-nous pas demain à la chasse du prince électoral ?

— Ne fût-ce que pour y voir mademoiselle de Schulembourg, courir à cheval avec tant de grâce et de hardiesse, je n'y manquerai pas.

— Oui, j'aime infiniment cet exercice au grand désespoir des vieilles têtes de la cour. Il y a révolution parmi elles, de ce que je reparais ainsi publiquement avec le prince. L'électrice s'en scandalise, et nous recevrons quelque avertissement maternel. Par exemple, il faut rendre justice à

sa femme, elle ne nous tourmente plus, grâce à vous, mon cher comte, et elle a répondu l'autre jour à sa belle-mère qui la poussait à la révolte, qu'elle ne voulait pas perdre son temps à nous surveiller.

Ni le comte, ni Élisabeth ne répondirent, tous les deux firent leur profit de l'avertissement, Philippe se réveilla comme d'un songe, et sentit presque son cœur battre à la pensée qu'il était aimé encore. Madame de Platen épiait sur son visage l'effet de cette confidence, elle n'y put rien lire ; Kœnisgmarck, rendu savant par l'expérience, dissimulait aussi bien qu'elle-même. Il parvint à la rassurer tout à fait, et ce n'était pas difficile, car elle ne demandait pas mieux que de l'être.

Cependant dès le lendemain il tâcha de voir Mellusine seule et d'obtenir d'elle d'autres détails, afin de diriger sa marche.

— Soyez franc, mon cher comte, vous brûlez du désir de savoir comment et pourquoi cette pauvre princesse Dorothée se meurt de chagrin, qui me l'a dit et tout le reste. Tenez, j'ai pitié de vous, j'ai pitié d'elle, et puis mon intérêt à moi est de la savoir occupée. Vous êtes bien homme à adorer deux idoles en même temps, surtout quand le mystère est indispensable pour un des deux au moins. Je vous dirai tout.

— Vous êtes trop bonne, répliqua-t-il

d'un air ironique et qui ne l'engageait à rien.

— La princesse sèche de jalousie et de chagrin, pour le peu que vous vous occupiez d'elle, vous réussirez. Elle n'ose pas faire de démarches, vous n'en pouvez risquer une non plus directement, à cause de madame de Platen, dont je vous engage à vous défier, cherchez une confidente et adressez-vous à elle, croyez-moi.

— Le plan est très beau, en effet, si j'en voulais faire usage, mais ce sont des chimères auxquelles je n'ai jamais pensé. Adieu, mademoiselle.

En rentrant chez lui il trouva une lettre de Nisida, qui, sans se plaindre, lui demandait quand il reviendrait. Pauvre Nisida! à peine était-il parti!

## XIII

### La demoiselle Plaisir de ma vie.

Mademoiselle de Kensebeck était connue de tous pour l'amie intime de la princesse, pour sa confidente chérie, aussi la première idée de madame de Platen, dont la jalousie fut éveillée par la phrase de Mellusine, se

porta sur elle d'abord. Elle se mit à la surveiller, ce dont Philippe s'aperçut à merveille, aussi ne fit-il pas semblant de la voir, bien qu'il en brûlât d'envie, et qu'il crut lire dans ses yeux le désir de lui parler. Cette indifférence si admirablement affectée rassura la comtesse. Elle crut bien examiner Dorothée, elle ne trouva chez elle qu'un abattement extrême et une tristesse dans laquelle elle reconnut la désespérance.

— Il est sûr au moins, se dit-elle, qu'elle souffre et qu'elle ne compte point sur la fin de sa souffrance, si elle était aimée elle n'aurait point cet air-là, l'amour partagé illumine le visage de la plus dé-

solée, il n'y a rien, je puis être tranquille.

Elle se tranquillisa en effet, mais comme les gens défiants se tranquillisent, en observant toujours. Philippe se contint avec courage, tout en enrageant. Les circonstances lui étaient d'autant moins favorables que l'électeur avait quitté Hanovre pour se rendre à la diète et que la comtesse, parfaitement libre, ne permettait pas qu'il la quittât. Cette contrainte lui fit paraître sa chaîne plus lourde. Il la portait avec une impatience qu'il avait peine à cacher. Enfin Ernest-Auguste revint, très empressé, très amoureux, et Kœnisgmarck, grâce à cette recrudescence de tendresse retrouva quelques instants pour agir à sa fantaisie.

Un matin, mademoiselle de Kensebeck reçut un billet, qui lui fut mystérieusement remis par une vieille femme, comme elle sortait de chez elle pour se rendre chez la princesse. Il contenait ces mots :

« — Une personne à laquelle vous dési-
» rez parler et qui depuis longtemps désire
» aussi s'entretenir avec vous, se promè-
» nera cette nuit sous les charmilles auprès
» du palais et de la faisanderie. Voulez-vous
» y venir vers les deux heures du matin ?
» Ne craignez rien, vous y trouverez un
» ami. »

En lisant ces mots la brave créature éloignée pour son compte de toute intrigue,

n'eut pas un moment d'hésitation, elle reconnut Philippe et arriva chez sa maîtresse le cœur plus léger, dans l'espoir de lui porter une bonne nouvelle.

— Madame, lui dit-elle, une lettre de lui.

— Mon Dieu ! que dis-tu ? une lettre de lui, Kensebeck, une lettre à moi ? il a osé...

— Non pas, madame, une lettre adressée à moi sans signature, mais je suis certaine qu'elle vient de lui.

— Donne, je connais son écriture. — Bien qu'elle soit contrefaite, je la retrouve, oui, c'est lui. Que feras-tu, Kensebeck ?

— J'irai, madame.

— Auras-tu ce courage, à une pareille heure ?

— Je l'aurai et il n'est pas grand. Qu'est-ce que je risque ? de me compromettre, ah ! pour vous je ferais bien autre chose et dussé-je me faire chasser de la cour je serais trop heureuse de vous avoir procuré un moment de consolation.

— Bonne Kensebeck ! je t'aime bien, va ! cette Platen qui le surveille, dont les yeux ne le quittent pas, sera bien surprise de ce qu'il a trouvé le moment de te voir; que lui diras-tu ?

— Nous verrons d'abord ce qu'il me dira.

— Que ton zèle ne t'entraîne pas trop loin, Kensebeck, acceuille-le sous toutes réserves, et ne m'engage à rien avant de m'avoir consultée.

— Votre honneur, m'est plus précieux que le mien propre ; madame, vous pouvez vous en reposer sur moi.

Toute la journée la princesse fut d'une agitation continuelle. Elle fit dire qu'elle était malade, afin de ne voir personne et de pouvoir se livrer en liberté à ses pensées. C était une de ces belles nuit d'août, pleine de parfums et de poésie. Elle laissa les fenêtres ouvertes et resta à respirer l'air avec

son amie jusqu'au moment du rendez-vous. Lorsque mademoiselle de Kensebeck la quitta, par un mouvement de pudeur bien facile à comprendre, elle s'enferma dans sa chambre ; elle voulut avoir l'air d'ignorer aux yeux du comte, s'il venait de ce côté, et cependant toutes les lumières éteintes, elle resta haletante derrière ses rideaux, cherchant à l'apercevoir à la clarté de la lune, à saisir quelques paroles fugitives, quelques rayons d'une espérance, qu'elle refusait de s'avouer à elle-même.

L'entretien fut long, mademoiselle de Kensebeck ne rentra qu'après plus de deux heures, avec le visage sérieux et le front baissé. Elle ferma la porte sans rien dire,

et alla s'agenouiller aux pieds de sa maîtresse, que l'émotion rendait aussi muette qu'elle-même. Enfin celle-ci parla d'une voix qu'elle entendit à peine.

— Eh ! bien ? demanda-t-elle.

— Eh ! bien, madame, je l'ai vu, je sais tout, je ne m'étais pas trompée, il vous accusait.

— Cependant...

— Oui, il devait savoir, mais il n'avait pas cru, malgré tout ce qu'on avait pu lui dire.

— Et maintenant ?

— Maintenant je l'ai désabusé, je lui ai parlé de votre malheur, du besoin que vous avez d'amitié, de consolations, je lui ai représenté qu'épouse vertueuse et chaste, malgré l'abandon du prince vous n'accepteriez jamais des vœux indignes de vous.

— Tu as bien fait, Kensebeck, répliqua-t-elle avec un grand soupir.

— Mais en même temps j'ai promis de votre part tout ce que les souvenirs d'enfance ont laissé de plus tendre dans votre cœur. J'ai dit que vous seriez heureuse de retrouver en lui un frère, vous qui n'en avez jamais eu, et que vous le recevriez avec

plaisir, à l'insu d'une cour jalouse et envieuse.

— Il a accepté ?

— Avec reconnaissance, comme il le devait.

— Et la Platen, en a-t-il parlé ?

— Madame, je ne puis vous répéter ces choses, répliqua mademoiselle de Kensebeck en rougissant.

— Il faut me les apprendre, Kensebeck, je le veux.

— Eh ! bien, madame, il est l'amant de cette femme, il me l'a avoué.

— Cette femme alors ne le laissera pas venir, elle en sera jalouse, elle me le prendra.

Elle fit un mouvement involontaire en serrant ses bras contre son sein, comme si elle y cachait son amour et Philippe, comme si elle les voulait défendre; ses yeux étincelaient.

— Il faudra le recevoir ainsi qu'il est venu ce soir, de façon à ce que nous sachions seules qu'il est venu. Fiez-vous à moi, je veillerai. Mais, madame, permettez-moi un conseil, n'écoutez point votre cœur, s'il vous parle trop haut, résistez à votre entraînement, restez irréprochable, en face

même de cette séduction, ou vous êtes perdue.

— Je le sais, et je le sens, Kensebeck, il vaudrait peut-être mieux ne pas le voir, demeurer ce que nous sommes, car.... m'aime-t-il encore, malgré ses infidélités, malgré sa trahison, malgré.... mon mariage.

— Il vous aime.... oui, il vous aime.... non plus comme autrefois sans doute, car je n'ai plus retrouvé en lui l'homme que vous m'avez dépeint, mais tel qu'il est, il y a encore tant de séduction en lui, que vous succomberez si vous n'êtes pas forte.

— Kensebeck !.... je ne le verrai pas.

— Hélas! madame, cela vaudrait bien mieux aussi, car je frémis des dangers qui vous entourent.

— Non, je ne le verrai plus, mais je sens que je mourrai de chagrin.

— C'est la dernière chose à faire, madame, il faut tout essayer d'abord, et Dieu viendra à notre secours, j'espère, vous êtes nécessaire à vos enfants.

— Ah! pourquoi m'avoir trompée! pourquoi ai-je épousé le prince Georges! pourquoi n'ai-je pas eu le courage de rester libre!

— Regrets superflus! songeons à l'ave-

nir. Voulez-vous un ami ? il est tout disposé à l'être. Auriez-vous le courage de l'arrêter s'il passait outre? consultez-vous, madame, car vous ouvririez la porte aux plus grands malheurs.

— Je veux le voir, Kensebeck, s'écria-t-elle en fondant en larmes, je veux l'aimer, je veux qu'il m'aime, mais je resterai fidèle à mes serments, et je ne partagerai pas avec la Platen un amour déjà prodigué à tant d'autres. Tu peux avoir confiance en moi, je serai forte, je le sens, d'ailleurs tu ne me quitteras pas, j'exige que tu me le promettes.

— Oh ! je vous le promets de grand cœur,

je vous le demande même, alors je réponds de tout.

Le lendemain, à la grande surprise de la cour, la princesse électorale se montra au cercle de sa belle-mère, où l'on ne l'avait pas vue depuis longtemps. Elle s'y montra gaie, accorte, prévenante, ses traits avaient repris leur expression passée ; chacun se demanda quel événement était survenu depuis la veille pour la changer ainsi. L'imprudente ne sut pas se contraindre ; heureusement madame de Platen n'était pas là. Le baron de Groote, initié dans le dessous des cartes, eut quelques soupçons qu'il se garda de laisser voir à personne, mais dont il dit quelques mots ce-

pendant à mademoiselle de Schulembourg.

— Ah! c'est bien, répondit celle-ci en souriant, c'est bien, je crois que nous verrons du nouveau alors.

Dorothée n'avait pas résisté au désir de revoir Philippe en présence de témoins, avant de le revoir dans ce tête-à-tête bienheureux qu'elle attendait avec tant d'impatience. Ce désir, toutes les femmes le comprendront, l'amour a mille délicatesses de ce genre dans nos cœurs, et souvent pour nous un serrement de main furtif, derrière une porte, renferme plus de bonheur que les instants les plus enivrants de la passion satisfaite.

La princesse regardait Philippe, éloigné

d'elle comme à l'ordinaire, puis elle baissait son regard, elle fermait ses paupières pour concentrer la joie et les flammes dont ce regard étincelait malgré elle. Sa beauté prit alors un caractère splendide, chacun se la montrait, on n'entendait de toutes parts que ces mots :

— Mon Dieu ! que la princesse électorale est admirablement belle, ce soir !

Elle rentra chez elle assez tard. Sans mademoiselle de Kensebeck, elle se fût retirée aussitôt que Philippe eût quitté le cercle, où il resta tout au plus une heure. A dater de ce moment, la galerie fut dépeuplée pour elle et chacun eut remarqué, sans sa fidèle amie, le changement de son visage.

— Ma chère maîtresse, je vous en conjure, contenez-vous, dit-elle, tous les regards vous contemplent, et l'on est déjà trop occupé de votre changement.

Dès que l'électrice se retira, elle la suivit et courut se renfermer chez elle avec Kensebeck, pour changer de toilette. Sa gaîté avait disparu pour faire place à une douce rêverie.

— Est-il bien vrai que je vais le voir? répétait-elle sans cesse à son amie, que je vais revoir Philippe, mon Philippe d'Agathembourg?

— Non pas celui-là, madame, un autre, un autre qui sera votre ami le plus dévoué,

avec lequel vous parlerez de celui qui n'est plus, qui ne peut plus renaître, et ces souvenirs vous consoleront.

L'heure sonna, Dorothée descendit au jardin, elle aperçut sous les arbres l'ombre d'un jeune homme se dirigeant de son côté, elle s'arrêta, la main sur son cœur, dont les battements l'étouffaient.

— Le voilà, murmura-t-elle, je ne sais si j'aurai la force d'aller jusqu'à lui.

— Vous m'effrayez, madame, remettez vous, je vous en conjure.

Il avançait toujours; lorsqu'il fut auprès

d'elle, il mit un genou en terre, c'était de rigueur alors, et chercha à prendre sa main.

— Relevez-vous, comte, lui dit-elle, et soyez le bien venu près d'une amie d'enfance; me parlerez-vous de ma chère Aurore, à présent?

Kœnisgmarck comprit qu'en ce moment il ne fallait point effrayer sa conscience, il se releva, et, avec une aisance parfaite qui prouvait en faveur de son esprit et de la tranquillité de ses pensées, il répondit à ses questions sur ses sœurs, avec quelques détails.

— Et Nisida? demanda-t-elle en hésitant.

— Nisida est perdue pour nous, madame, on la croit en religion ou peut-être auprès de sa mère, mais aucun de nous n'a reçu de ses nouvelles.

Le reste de la conversation fut aussi réservé, aussi contenu, mademoiselle de Kensebeck ne la quitta point, elle entendit tout, elle vit tout; mais elle ne sonda pas les pensées. Philippe trouvait ce rôle nouveau, il l'amusait, il lui plaisait à jouer. Le mystère, le silence excitaient en lui ce qu'il y restait de poésie. Son orgueil jubilait! cette femme qui l'avait rejeté, qui l'avait trahi, désormais en sa puissance n'attendait que de lui seul le bonheur de sa vie, il pouvait à son gré la sauver ou la perdre, il pou-

vait à son tour lui imposer le supplice de l'abandon. Quant à Dorothée, elle ne pensait plus, elle sentait ; ce bonheur qu'elle croyait perdu lui apparaissait de nouveau, elle n'était plus seule, elle avait reconquis ce cœur, le premier, le seul qui eut battu à l'unisson du sien. Tout prenait désormais pour elle un autre aspect, elle se sentait aimée, elle était forte.

— A demain, dit-elle, lorsque l'aube les força de se séparer.

— A demain, à toujours, répondit Philippe, mais soyez prudente, nous sommes entourés d'ennemis.

— Ah ! oui, répliqua la princesse, en se

retirant du même mouvement qui referme une sensitive, oui, madame de Platen.

— Oui, madame de Platen, mademoiselle de Schulembourg et bien d'autres, tous ceux que nous craignons l'un et l'autre.

— Madame de Platen et mademoiselle de Schulembourg me semblent impertinentes, d'oser s'occuper de moi.

— Ah! madame, la jalousie s'occupe de tous ceux qu'elle redoute et votre beauté rayonne trop pour ne pas être enviée. A demain, pensez à votre esclave.

## IX

### On se trompe.

A dater de ce moment la princesse vit chaque jour Philippe, soit chez elle, soit dans les jardins. Il était rare qu'il se hasardât dans son appartement, où trop de regards pouvaient le surprendre, mais la sai-

son rendant presque impossible les rendez-vous des charmilles, il fallut bien chercher un moyen de se réunir ailleurs. Philippe était assez adroit pour le trouver sans rien compromettre, et c'est ce qu'il fit. Depuis qu'il avait vu Dorothée, il redoublait de soins, d'assiduités auprès de la comtesse, il n'avait jamais été si tendre, et il y mit une mesure telle, que, malgré son expérience, elle s'y laissa prendre et les soupçons s'éloignèrent. Ce changement subit dans l'humeur de Dorothée l'avait inquiétée d'abord, mais mademoiselle de Schulembourg, qui, de son œil froid voyait tout, la rassura promptement en se montrant alarmée.

— Ma chère comtesse, je crains de voir

envoler mes espérances, lui dit-elle, le prince me néglige et retourne chez sa femme. J'ai la certitude qu'il y va souvent le matin et même la nuit, aussi la princesse a-t-elle repris presque toute sa gaieté, sa beauté resplendit, ses confidents les plus intimes l'ont entendu se louer de son bonheur et l'électrice elle-même l'applaudit de sa patience. Que feriez-vous à ma place?

— Tout simplement ce qu'elle a fait, j'attendrais vous voyez que le moyen réussit.

— Vous avez raison, et j'y songerai. Du reste, je suis calme et par conséquent je domine la situation, rien n'est perdu.

D'un autre côté, Philippe trouva en elle

un auxiliaire, elle le fit engager par Georges à aller chez la princesse, sous prétexte qu'on s'étonnait de ne pas l'y voir.

— On prétend que vous êtes jaloux du comte, lui dit-elle, et je crois qu'on dit vrai. Si vous n'aviez pas interdit à votre femme de recevoir ses visites, est-il croyable qu'elle s'en soit privée? d'anciens amis! non, je suis de l'avis des médisants et j'en serai jusqu'à ce que je vous entende devant moi, l'inviter à ces charmantes réunions de douairières dont la princesse électorale fait ses délices et où il doit trouver tant de plaisirs.

Le soir même Philippe, devant la com-

tesse de Platen, fut engagé à venir chez Dorothée, où le prince l'introduirait lui-même. Madame de Platen fronça le sourcil, Philippe ne consentit que par une inclination respectueuse, mais son cœur bondit de joie, il était sauvé.

A peine furent-ils seuls que la comtesse éclata.

— Vous n'irez pas, dit-elle.

— Je n'y tiens point et je ne demande qu'à m'en dispenser.

— D'où lui vient cette fantaisie? pourquoi vous conduire chez sa femme, craint-il qu'on ne l'accuse d'être jaloux ?

— Peut-être.

— Il vous a bien conduit chez sa maîtresse.

— Cela n'est pas la même chose, pensez-y.

— Il faudra y aller, il le faudra bien, une fois, le jour où il vous conduira.

— Hélas! oui.

— Philippe, prenez garde, ne me trompez pas, vous ne me connaissez pas encore, vous ignorez de quoi je suis capable, je vous tuerais.

— Je n'en doute pas, et je vous connais

mieux que vous ne pensez, voilà pourquoi je vous aime.

Cette tranquillité rassura la comtesse qui malgré sa défiance, était facile à rassurer, comme tous ceux qui aiment sincèrement. Elle se faisait les illusions naturelles à l'amour, elle comptait sur Philippe, parce qu'elle le croyait ainsi qu'on croit celui qu'on aime.

— Pourquoi me trahirait-il ? je suis aussi belle que Dorothée, si je ne suis pas aussi jeune, je suis aussi puissante, au moins. Je l'aime bien plus que cette froide idole ne pourra l'aimer jamais, je suis libre et elle ne l'est pas. Ah ! pourrait-il hésiter entre nous.

Il n'hésitait pas, en effet, il eut sacrifié mille fois la fougueuse comtesse à cette douce et belle créature, ne lui sacrifiait-il pas déjà Nisida? L'amour satisfait chez Kœnisgmarck n'était-il pas vite fatigué? Dorothée, au contraire, Dorothée lui offrait toutes les difficultés de sa conquête, elle résistait à ses prières, à ses menaces, elle refusait de le voir jamais seul, et, la plus chaste de ses caresses, lui semblait un crime.

— Je suis mère, et je me dois à mes enfants, lui disait-elle, les fautes de leur père n'effaceraient pas les miennes. J'ai voulu trouver en vous un ami, je n'accepterai qu'un ami. Ne me demandez rien de plus.

Cette résistance irritait le comte au point

de le rendre presque furieux de désirs. Cette passion contrariée arriva à un tel paroxisme, qu'il menaça Dorothée d'un éclat, parce qu'elle refusait de le recevoir comme à l'ordinaire.

« Tout m'est égal, écrivit-il, je ne crains
» ni de me perdre, ni de vous perdre avec
» moi. Rendez-moi au moins le bonheur de
» vous voir, ou je révèle tout à la comtesse,
» Je dirige moi-même le poignard dont elle
» me menace, heureux de mourir à cause
» de vous, et de vous prouver ce que je
» vous ai répété tant de fois, que je vous
» aime plus que ma vie. »

Madame de Platen ne put se faire illusion davantage, la préoccupation de Philippe, ses

distractions continuelles, la manière dont il la fuyait au lieu de passer les journées avec elle comme autrefois, l'éclairèrent. Elle n'était pas femme à contenir son premier mouvement, à la nouvelle certitude qu'elle crut avoir, elle éclata en reproches.

— Philippe, vous ne m'aimez plus, vous aimez la princesse, vous la voyez, j'en ai la preuve.

— Non, répondit-il, vous extravaguez.

Le mot était fort, la comtesse ne l'eût supporté de personne.

— Je vous dis que vous allez chez elle à mon insu, je vous dis que vous lui écrivez, on me l'a juré sur le Christ.

— On a fait un faux serment, ou bien vous faites un mensonge.

— De mieux en mieux, insultez-moi, maintenant. Prenez garde, prenez garde! ne poussez pas ma patience à bout.

Kœnisgmarck ne prit pas la peine de se justifier davantage, ce qui exaspéra madame de Platen.

— Quoi! pas même chercher à me désabuser, quoi! me laisser cette erreur, si c'en est une, lorsqu'elle me fait tant souffrir!

— Comme il vous plaira, madame, à qui ne me croit point, je ne fais pas de serments.

Madame de Platen le fit épier, elle gagna une des femmes de la princesse, qui épia de son côté et qui découvrit, avec peine, néanmoins, le commerce innocent encore de Kœnisgmarck et de la princesse. Outrée de fureur, elle ne s'en plaignit pas à lui, elle ne rêva que la vengeance, et courut chez l'électeur auquel elle révéla ce qu'elle avait appris.

Celui-ci l'écouta tranquillement, et resta quelques minutes sans répondre.

— Le comte de Kœnisgmarck va chez ma belle fille, je le sais, puisque mon fils l'y a mené.

— Mais il y va la nuit, il y va seul, il y va en secret, reprit-elle impatientée.

— Mais son mari va bien chez la Schulembourg, je vais bien chez vous, moi-même, et je ne sais pas pourquoi la princesse Dorothée ne ferait pas ce que nous faisons.

— Monsieur! vous ne prenez pas plus soin de votre honneur, c'est infâme! continua-t-elle, écumant de rage.

— Si Kœnisgmarck et la princesse s'aiment, ils y mettent tant de mystère que nul ne saurait s'en douter, je ne crois pas même à ce charitable avertissement, et, il en serait ainsi, je vous le répète, que je ne me croirais pas le droit de m'en mêler, d'ailleurs, ma chère comtesse, que vous importe?

Cette question la déconcerta, elle chercha une excuse, se rabattit sur son dévoûment à la famille de l'électeur, sur ce qui se pouvait dire dans le monde. Elle avait cru agir en amie, elle aurait manqué à son devoir, à la reconnaissance en se taisant.

— Dites plutôt, reprit le débonnaire souverain en souriant, que vous êtes jalouse de ce beau Kœnisgmarck, et, par ma foi! il y a de quoi l'être en effet.

— Jalouse de Kœnisgmarck, moi! répondit-elle, troublée malgré son assurance.

— Vous ne voudriez point écouter ses propos, j'en suis certain, je vous connais trop pour croire autre chose, mais c'était un

superbe diamant à faire jouer, vous le croyiez votre esclave, vous vouliez avoir la gloire, aux yeux de toute la cour, de refuser un hommage aussi flatteur, et pas du tout! ce n'est pas à vous qu'il songe, vous êtes sa dupe, son paravent, c'est humiliant pour votre orgueil, j'en conviens, et je comprends votre colère.

— Monsieur!

— Ah! je la comprends à merveille, cependant permettez-moi de ne pas la partager. Si ma bru sortait des convenances, si elle affichait des sentiments coupables, je saurais la faire rentrer dans son devoir. Mais, si à petit bruit, elle se console de l'infidélité de Geor-

ges, si elle cherche près d'un autre le bonheur qu'il lui refuse, si cet autre est le comte de Kœnisgmarck, je n'ai rien à faire à cela. Ai-je le droit d'être sévère? Vous savez mieux que personne à quoi vous en tenir là-dessus.

La comtesse sortit furieuse. Elle cherchait autour d'elle d'autres moyens de vengeance, puisque celui ci lui échappait, déjà elle songeait à prévenir le prince électoral, plus accessible probablement à ses idées que son auguste père, elle rentrait dans son appartement au palais, afin de s'y enfermer seule et de mûrir le plan qu'elle allait former, lorsqu'on lui annonça que le comte de Kœnisgmarck l'y attendait depuis plus d'une heure.

— Lui ! il ose...

— J'ose tout, madame la comtesse, répliqua-t-il en s'avançant au devant-elle, je vous connais et je sais quelle clémence est la vôtre.

— Non.

— Vous m'entendrez du moins.

— Pas du tout, que pourriez-vous m'apprendre ? je sais tout.

— Je parie que non et que je vous avoue encore des choses que vous ne savez pas.

— Monsieur, cette gaîté, cette plaisanterie ; en un pareil moment !...

— Je ne plaisante pas, au contraire, mais, je suis gai, je suis heureux et je le seraí bien davantage si vous voulez.

— Si je le veux, moi ! et que puis-je pour vous?

— Vous pouvez me pardonner, me recevoir en grâce.

— Jamais. Ah! je ne suis pas de ces femmes que l'on trompe et qui le souffrent. N'y comptez pas.

— Je ne veux pas vous tromper, je viens vous tout dire, au contraire.

— Que me direz-vous ?

— Que j'ai été, je l'avoue, chez la princesse Dorothée, conduit d'abord par son mari, ainsi que vous le savez, et puis par le désir de la revoir.

— Vous en convenez.

— J'en conviens, parce que rien n'est plus innocent, parce que j'ai sur la conscience tout au plus quelques visites en présence d'une demi-douzaine de matrones, pendant lesquelles visites nous avons parlé du passé de tout le monde, excepté du notre.

— Pourquoi vous être caché alors?

— Et votre défense et votre colère?

— Pourquoi cette préoccupation; ces

brusqueries, tous ces symptômes d'un amour envahisseur ?

— Parce que j'ai mille soucis, parce que je suis inquiet de mon père, de mon oncle, partis pour une guerre lointaine et meurtrière, parce que ma mère et mes sœurs me tourmentent, parce que ma fortune est perdue, parce que au lieu de rester à vos genoux et de me laisser être heureux à cette cour de Hanovre, où vous me faites un destin prédestiné, je devais imiter mes autres parents, chercher les aventures et la gloire dans tous les pays.

— Je vous le défends! s'écria-t-elle, en fixant sur lui son regard de lionne

— Voilà pourquoi j'étais triste, rêveur, préoccupé.

— Et pourquoi ne l'êtes-vous plus aujourd'hui.

— Parce que j'ai pris mon parti, après mes réflexions bien faites, parce que j'ai vu que je vous affligeais, vous, ma belle amie, parce que jai senti qu'en torturant mon cœur je n'arriverais pas à le dominer. Je reste donc, je reste sans plus penser à partir, je reste pour être plus que jamais votre esclave, à moins que vous ne me chassiez de votre présence, que vous me refusiez votre amour, et qu'il me faille aller loin de vos yeux, expier le malheur de vous avoir déplu.

Madame de Platen, fixait sur lui, pendant qu'il parlait son œil sombre et profond, elle épiait les mots qui sortaient de ses lèvres et en suivait l'expression en les écoutant.

— Vous faites admirablement les épigrammes, monsieur le comte.

— Elisabeth !

— Vous vous moquez impitoyablement de moi.

— Elisabeth !

— Mais je voüs connais heureusement.

— Elisabeth ! répéta-t-il pour la troisième fois.

— Si vous voulez que je vous croie il faut me faire ici, à l'instant même deux promesses.

— Lesquelles, je suis prêt.

— Vous ne quitterez point la cour de Hanovre, vous resterez près de moi.

— Je vous le promets.

— Vous ne verrez plus la princesse Dorothée qu'en ma présence, je le veux, je l'exige, autrement je vous regarde comme le dernier des hommes, comme un gentil-

homme sans foi, sans honneur et sans parole.

— Je ne puis vous promettre cela, madame, maintenant que l'on m'a vu chez la princesse, quel prétexte.....

— Je le veux.

— Cependant....

— Je le veux, vous dis-je,

— J'obéirai donc, reprit-il avec un soupir si naturel que la comtesse le prit pour un regret.

Le lendemain madame de Platen, était si charmée, si énivrée de son amant et des

moments passés avec lui, qu'en revoyant l'électeur elle lui demanda la permission de donner une fête à toute la cour, et à la princesse Dorothée en particulier.

— Vous ne voulez donc plus que je la maudisse ?

— Monseigneur, j'ai rendu justice à votre suprême raison, j'ai reconnu mes torts et pour vous le prouver je désire offrir à Son Altesse la princesse électorale, la preuve la plus ostensible de mon respect et de mon dévoûment, en la priant d'honorer ma maison de sa présence.

— Elle y viendra, elle acceptera la réconciliation, ou c'est moi qui me brouille avec

elle. Laissons-lui son Kœnisgmarck, si tant est qu'il soit à elle, et vivons tous en repos.

Or, voici ce qui avait causé cette révolution de palais. En recevant la lettre du comte. Dorothée devint pâle comme un spectre, elle la donna à lire à mademoiselle de Kensebeck sans rien ajouter.

— Madame, reprit celle-ci, après avoir lu, ce jeune insensé me fait frémir.

— Il veut ma perte, il la veut, que Dieu le lui pardonne. Que faire à présent ! Le refuser encore c'est risquer sa vie peut-être, l'accueillir c'est exposer mon repos et ma conscience, conseille-moi, Kensebeck, que ferais-tu à ma place ?

— Hélas, madame ! je ne sais, il faudrait que j'aimasse comme vous, ou que vous aimassiez comme moi pour décider.

La pauvre Kensebeck avait le cœur trop pitoyable et trop tendre pour conseiller la rigueur, elle était, d'un autre côté, trop vertueuse et de trop bons principes pour exciter à une faiblesse, elle chercha un terme moyen.

— Si vous le receviez une fois, une seule, pour le consoler, peut-être comprendrait-il la raison, si vous lui parliez, si vous lui disiez...

— Ah ! Kensebeck, en le voyant je ne sau-

rai lui dire qu'une chose, c'est que je l'aime.

Kensebeck leva les yeux au ciel, elle comprenait cela, elle en eut fait autant.

Après bien des décisions, des projets détruits, des lettres déchirées et recommencées, la princesse écouta son cœur, plutôt que sa raison et permit à Kœnisgmarck de venir le soir dans son appartement, accompagné par Kensebeck, bien entendu, mais à l'heure où tout dormait dans le château. Cette bienheureuse lettre arriva au moment où il méditait les projets les plus extravagants.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

# TABLE

**Des chapitres du quatrième volume.**

—



**Fin de la table du quatrième volume.**

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.